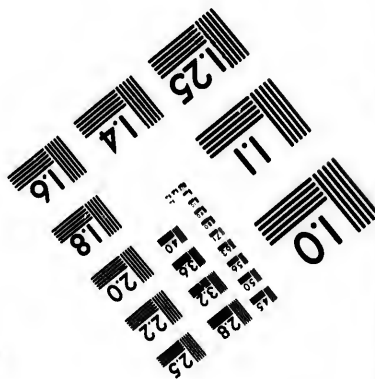
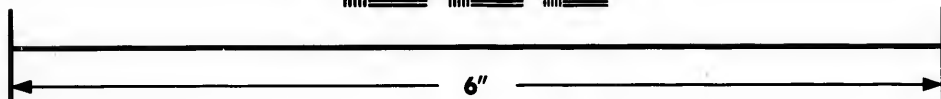
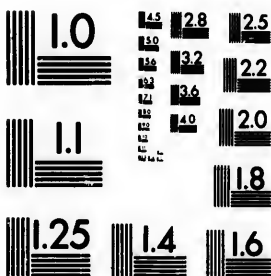


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

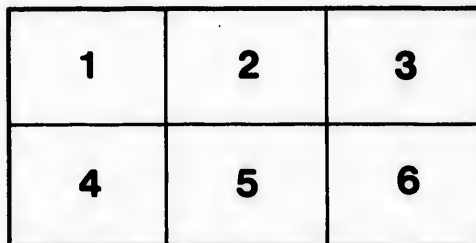
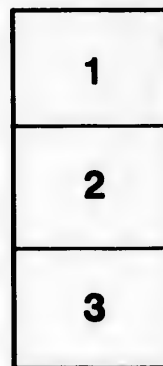
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

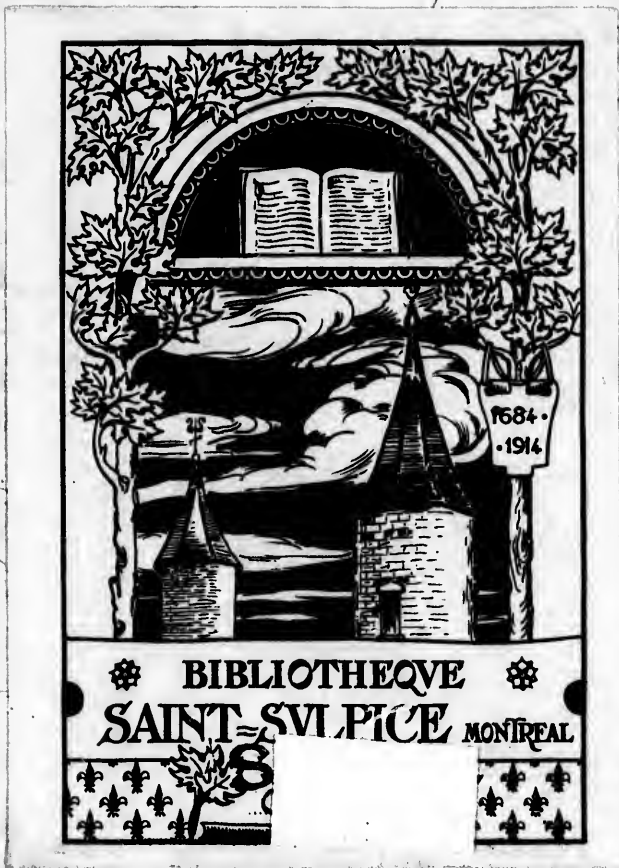
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à



32X



R.

L

SO

LE

CHI

VOYAGES

R

DU

R. P. EMANUEL CRESPEL,

DANS

LE CANADA

ET

SON NAUFRAGE

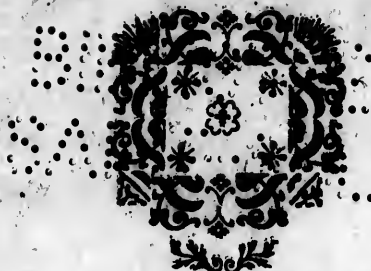
EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour

PAR

LE Sr. LOUIS CRESPEL

son Frère.



RES
AF
160

A FRANCFORT SUR LE MEYN,
CHEZ HENRY LOUIS BROENNER.

M D C C L I I

5

VOYAGES

P. P. EMANUEL CRÉBILLON

LE CANADA

SON VANTAGE

EN REVENANT EN FRANCE

M. D. C. C. L. X. V.

PAR

LE S. LOUIS CRÉBILLON

TOURNAI



A FRANCOIS SUR LE BREVET

CHEZ HENRY LOUIS BROUENIER

M. D. C. C. L. X. V.



Et pour s'acquiescer encore plus
que son rang & son naissance : Et
m'ont toutes conuillé de le publier

PREFACE

DE

L'EDITEUR.

Cet Ouvrage n'auroit pas assu-
rément besoin de Préface,
si son Auteur l'avoit destiné
à être publié ; mais son but en l'écri-
vant n'ayant été que de satisfaire ma
curiosité, je ne scaurois me dispen-
ser d'apprendre au Lecteur les rai-
sons qui m'ont engagé à le mettre au
jour.

X 2

J'a-

34912

PREFACE

J'avois communiqué le Manuscrit à plusieurs Personnes que leur goût & leur esprit distinguent encore plus que leur rang & leur naissance : Elles m'ont toutes conseillé de le mettre sous presse, & m'ont assuré que le Public me scauroit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon Frère, & l'envie de procurer au Public quelque amusement, m'ont persuadé que je devois suivre le conseil que l'on me donnoit : je souhaite que ma facilité à m'y rendre ne soit pas traitée de sottise ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé sont louables, & je suis sûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à répondre du ridicule sur les intentions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occasion ces Lettres m'ont été écrites ; cela servira d'excuse au Père Crespel mon Frère, si son style semble mériter quelque censure, & si l'on trouve qu'il n'est pas entré dans un assez grand détail.

Je

Je le
ne faire
ré dans
plusieurs
de mes in
me fit
qui est a
relation
Je me
n'avoit
amanda
onstanc
ne refus
st vrai,
ux quel
oient q
u'elles
e leur
on plus
e Nouv
rage en
gard à
endant
Lettres

DE L'EDITEUR.

Je le pressois depuis longtems de
ne faire part de ce qui lui étoit arri-
vé dans ses Voiages, il résista pendant
plusieurs mois ; mais lassé sans doute
de mes instances trop souvent réitérées,
il me fit tenir par un de mes Frères
qui est actuellement en Moscovie, une
Relation que je trouvai trop succincte,
je me plaignis de sa paresse qui ne
n'avoit dressé qu'un Journal, je lui
mandai quelque chose de plus cir-
consciencé, & pour l'engager à ne pas
se refuser, je lui marquai, comme il
est vrai, que beaucoup de Personnes
aux quelles j'avois lû la Lettre regret-
toient qu'il l'eût faite si courte, &
qu'elles m'avoient chargé de le prier
de leur part de m'envoyer une Rela-
tion plus détaillée de ses Voiages dans
le Nouveau-Monde, & de son Nau-
frage en revenant en France ; il eut
gard à ma demande, & m'écrivit
pendant son séjour à Paderborn les
lettres que je donne au Public.

PREFACE

On feroit tort à la façon de penser de mon Frère, si on le supçonnoit d'avoir rien exagéré dans le cours de sa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, sçavent qu'il est plus que personne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la déguiser. D'ailleurs le Caractere dont il est revêtu ne suppose guères un imposteur, & je puis dire que mon Frère ne s'en est jamais rendu indigne. Enfin il eut encore aujourd'hui plusieurs Compagnons de ses Courses & de son Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'exposer à se voir démentir par quelqu'un qui a effuié les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'est tout ce que pourroit faire une Personne intéressée à en imposer, encore ne s'y exposeroit-elle qu'en tremblant, & dans un pais éloigné de ceux qui pourroient lui prouver sa fourberie.

Lorsque j'ai eû le plaisir de voir mon Frère dans cette ville, au passage de l'Armée de France commandée par

par M
je n'ai
de lu
Lettre
pour n
on n'y
Ma p
Tous
d'amor
parler
ils par
trouve
vailler
les ou
blic,
vers e
jour c
être v

N
vaincr
homm
pouill
je lui
je fer
pugna
par

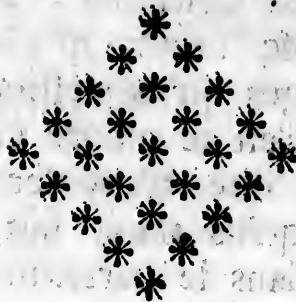
DE L'EDITEUR.

de penser par Monsieur le Maréchal de *Maillebois*,
ipçonnoit je n'ai pas eû peu de peine à obtenir
ours de sa de lui la permission de publier ses
l'honneur Lettres ; elles n'étoient écrites que
l est plus pour moi, & l'on sçait qu'entre Frères
é, & qu'il on n'y cherche point tant de façons.
déguiser. Ma proposition l'a d'abord révolté :
il est re Tous les hommes ont leur portion
mposteur, d'amour propre ; ils n'aiment point à
ce ne s'en parler devant tout le monde comme
nfin il eut ils parlent à leurs amis : la crainte de
rs. Com- trouver des Critiques , les fait tra-
son Nau- vailler avec beaucoup plus de soin
oudroit- les ouvrages qu'ils destinent au Pu-
par quel- blic , & c'est se rendre criminel en-
fatigues vers eux que d'exposer au grand
s ? C'est jour ce qu'ils n'ont fait que pour
Person- être vû dans le particulier.

Mon Frère s'est pourtant laissé vaincre , je lui ai fait sentir qu'un homme de son état devoit se dépouiller de tout amour propre , & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de sa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui

PREFACE de L'EDITEUR.

qui ne lui paroît pas digne de lui.
Il me permit donc de publier sa
Relation après que je lui eu donné
parole que je n'y ajouterois, ou
n'en retrancherois aucune circon-
stance. J'étois bien éloigné de
penser autrement; ainsi l'on peut
compter que tout ce qu'on va lire
est conforme à la plus exacte vérité.



VOYA-



V

M

M

I

vous
amiti
votre
res d
tout
quez
nez e

EUR.

e de lui
ablier fa
u donné
ois, ou
circon-
igné de
on peut
n va lire
e vérité



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre première.

MON TRES CHER FRERE.

IL y avoit si long tems que vous me témoigniez avoir envie d'apprendre le détail du Voïage que j'ai fait en *Canada*, que craignant de vous donner lieu de supçonner mon amitié, si je continuois à me refuser à votre desir, j'ai chargé un de mes frères de vous remettre une Relation de tout ce qui m'est arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue: & vous vous plaignez en même tems qu'elle est trop suc-

A

cin-

VOYA-

2 VOYAGE & NAUFRAGE

cinte, & que vous seriez bien aisé de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en plusieurs Lettres; une seule seroit trop longue & vous ennuieroit sans doute: l'esprit ne voit pas toujours comme le cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge si je vous parlois trop long tems d'autres choses que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation soutenuë par l'élévation du stile, la force des expressions, & la variété des images; ces graces de l'esprit ne me sont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guères qu'aux fictions. La vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723. j'étois encore à *Avesnes en Haynaut*; je reçus alors de

mes

DU
mes Su
dans le
tems q
été me
la refu
Je
de l'an
où j'eû
lorsqu
obédie
Provin
dent le
Il f
de *Paris*
moi,
qu'il n
tre la p
J'e
me re
dix-hu
un lon
pouv
pour l
le vaiss
par M
Lieute
Le

mes Supérieurs la permission de passer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit long tems que je la sollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuser.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je passai par *Cambrai* où j'eus le plaisir de vous embrasser, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une obédience du R. P. Julien Guesdron Provincial de *St. Denis* de qui dépendent les Missions de la *Nouvelle-France*.

Il seroit assez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoissez mieux que moi, & vous sçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la première ville du Monde.

J'en partis le prémier de May pour me rendre à *la Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois: Je n'y fis pas un long séjour, car après m'y être pourvû de ce qui m'étoit nécessaire pour la traversée, je m'embarquai sur le vaisseau du Roi le *Chameau* commandé par Messieurs de Tylly & Meschain Lieutenans de vaisseaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que

4 VOYAGE & NAUFRAGE

nous mêmes à la voile , fut marqué par la mort de Monsieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada* : c'étoit un fort galant homme, & qui paroiffoit avoir les qualités nécessaires pour remplir dignement le poste qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation assez heureuse, nous arrivâmes devant *Québec*. J'y restai jusqu'en 1726, & n'y remarquai rien de plus particulier que ce qu'en disent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-sept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monsieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtrise, & me donna peu de tems après une Mission ou Cure appelée *Forel* & située au sud du *Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Rivières* & de *Montréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déjà demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un parti de quatre cens François que Monsieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf cent

D
cens
tions
des H
t noiac.
tre ,
fuite
Trou
de Li
détru
nards
éloign
cens
N
& m
lieués
nom
de sa
tâme
qui c
pissing
& se
tages
cette
Lac
lieués
cois
Lac

cens Sauvages de toute sorte de Nations : Il y avoit surtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népissings*, & des *Outaouïacs*, auxquels Monsieur Pését Prêtre, & le Père de la Bertonnière Jésuite servoient d'Aumôniers. Ces Troupes commandées par Monsieur de Lignerie avoient commission d'aller détruire une Nation appelée *les Renards* dont la principale habitation est éloignée de *Montréal* d'environ quatre cens cinquante lieuës.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieuës la grande Rivière qui porte le nom des *Outaouïacs*, & qui est remplie de sauts & de portages. Nous la quitâmes à *Mataouïan* pour prendre celle qui conduit au Lac *Népissing* ou *Mipissing*; son cours est de trente lieuës, & se trouve coupé de sauts & de portages comme celle des *Outaouïacs*. De cette Rivière nous entrâmes dans le Lac dont la largeur est d'environ huit lieuës, & de ce Lac la *Rivière des François* nous conduisit bien vîte dans le Lac *Huron* où elle se jette après avoir

6 VOYAGES & NAUFRAGE

parcouru plus de trente lieuës avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites Rivières, on étoit convenû que ceux qui passeroient les premiers attendroient les autres à l'entrée du *Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui est en effet une très belle Prairie. C'est là que j'ai vû pour la première fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle; lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux, il suffit à présent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-six Juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Missillima Kinac* qui est un Poste situé entre les *Lac Huron* & *Méchigan*. Quoique nous eussions cent lieuës à faire, le Vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en

D
en mo
quelq
qui av
tages
drape
Solda
nous
L
Michi
Méchi
deux
ges
port
& fu
offri
quel
rent
dire
tagé
il ét
nou
● trou
poi
me
dis
en
Qu

en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommo-der ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux drapeaux, & y enterrai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix-Août, nous partîmes de *Michillima-Kinac* & fîmes dans le Lac *Mécbigan*. Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la chasse, ils en rapportèrent de l'*Orignac* & du *Caribou*, & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcèrent d'accepter leur Présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés, & qu'ils croiroient n'être point hommes s'ils en usoient autrement envers les autres hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages!

& combien ne se trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le titre de barbares conviendrait beaucoup mieux qu'aux Habitans de l'*Amérique*.

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive reconnoissance de notre part ; il y avoit déjà du tems que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la chasse, nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnèrent d'*Orignac* & de *Caribouc* remédia au degoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou*, & de là en faisant la traversé du *Cap à la Mort* qui est de cinq lieuës, nous reçûmes un coup de vent qui poussa contre la Côte plusieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc, & l'on fut obligé de disperser dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappés au danger.

Le

DU

Le l
aux *Foll*
Habitans
cente ; i
& furent

Nou
vant à l'
la *Gasp*
dans le
sieurs C
bier est
aussi en
pour qu

Le
mes hal
ver que
voulion
que nou
eurs A
du *Fort*
mes en
rivâmes
vière des
Aussitôt
de Lig
au Co
avoit e

DU P. CRESPEL, LETTRE I. 9

Le lendemain, nous traversâmes aux *Folles Avoisnes* afin d'en inviter les Habitans à venir s'opposer à notre descente; ils donnèrent dans le panneau, & furent entièrement défaits.

Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une Rivière nommée *la Gasparde*, nos Sauvages entrèrent dans le Bois, & en rapportèrent plusieurs Chevreuils; cette espèce de gibier est fort commune en cet endroit, aussi en fîmes-nous notre provision pour quelques jours.

Le dix-sept vers midi, nous fîmes halte jusqu'au soir, afin de n'arriver que la nuit au *Poste de la Baye*. Nous voulions surprendre les Ennemis que nous sçavions être chez les *Sequis* leurs Alliés dont le Village est auprès du *Fort St. François*. Nous nous mîmes en route dans l'obscurité, & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Rivière des Renards* où est bâti notre Fort. Aussitôt que nous y fûmes, Monsieur de Lignerie envoya quelques François au Commandant pour sçavoir s'il y avoit en effet des Ennemis dans le vil-

lage des *Saquis*, & aiant appris qu'il devoit y avoir, il fit passer de l'autre côté de la Rivière tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation, & ordonna que le reste de nos Troupes y entrât. Quelques précautions que l'on eût prises pour cacher notre arrivée, les Ennemis en eurent connoissance, & tous se sauvèrent à l'exception de quatre dont on fit présent à nos Sauvages, les quels après s'en être bien divertis, les tuèrent à coups de flèches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient paru penser quelques jours auparavant, le plaisir qu'ils prenoient à faire souffrir ces malheureux en les faisant passer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette opposition de sentimens, & leur représenter ce que je voïois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des Nôtres qui pouvoient me servir d'Interprètes

eto-

étoient
& je fu
tre fois

Après
montân

toute pl
est d'en
lieuës.

arrivâm
disposés

verions
avoit pr
pûmes

vager l
de nou

Nou
des Rena
pâmes

Louïs,
dans un
duisit d

bord de
tation

Leurs
doute a
jugéren
& nous

s qu'il de étoient de l'autre cotté de la Rivière,
 autre cot- & je fus obligé de remettre à une au-
 ages avec tre fois à satisfaire ma curiosité.

pour en- Après ce petit coup de main, nous
 onna que montâmes *la Rivière des Renards* qui est
 râ. Quel- toute pleine de Rapides, & dont le cours
 tût prises est d'environ trente cinq à quarante
 es Enne- lieuës. Les vingt-quatre Août, nous
 & tous se arrivâmes au Village des *Puants*, bien
 atre dont disposés à détruire ce que nous y trou-
 les quels verions d'Habitans, mais leur fuite
 , les tué- avoit prévenu notre arrivée, & nous ne
 e cet hor- pûmes que brûler leurs cabanes & ra-
 ois accor- vager leur bled d'Inde qui leur fert
 Sauvages de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite *le petit Lac*
des Renards au bout duquel nous cam-
 pâmes, & le lendemain jour de St.
 Louis, nous entrâmes après la Messe,
 dans une petite Rivière qui nous con-
 duisit dans une espèce de Marais sur le
 bord duquel est située la grande Habi-
 tation de ceux que nous cherchions.
 Leurs Alliés les *Saquis* les avoient sans
 doute avertis de notre approche; ils ne
 jugèrent pas à propos de nous attendre,
 & nous ne trouvâmes dans leur Villa-

ge que quelques Femmes que nos Sauvages firent esclaves, & un Vieillard qu'ils brûlèrent à petit feu sans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saquis*. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux Vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans lesquels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'é-

toit

toit la c
eurs En
traités s'

J'auro
gue du S

montrer

défectue
réponse,

lui faire
particul

que nou
vers les

voit nou
don & l

fait est t
est expr

que je co
point ép

mais qu
comme

de l'Eta
nemis p

étoit cr
excès se

étoient
dont ils

longé l

AGE
 nos Sau-
 Vieillard
 paroître
 mmettre
 beaucoup
 s avoient
 ages que
 es *Saquis*.
 e circon-
 sité dont
 ent. Il y
 çavoit la
 dire aux
 les voir
 r un pa-
 Vieillard,
 étendoit
 sembloit
 ntoit les
 'avoient
 s Hom-
 e, & dit
 e quand
 s *Renards*
 des trai-
 que c'é-
 toit

toit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en seroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort souhaité sçavoir la langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la Nature, & particulièrement la Religion exigeoient que nous fussions humains les uns envers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait est une vertu dont la pratique nous est expressément ordonnée par le ciel; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloit leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers; que leur vengeance étoit criminelle; que descendre à des excès semblables à ceux dans lesquels ils étoient tombés envers les cinq hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans

les

les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochoient; que le droit de la guerre permettoit simplement d'ôter la vie à son Ennemi, & non pas de s'enyvrer, pour ainsi dire, de son sang, & de le plonger dans le desespoir en le faisant mourir par une autre voie que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Siquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui est le partage de bons cœurs, & qui fait admirer, & aimer le Religion chrétienne, & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprète ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Rivière qui se joint à une autre que l'on nomme *Ouisconcin* & qui se jette à trente lieues de là dans le *Missipi*.

Nous

Nou

omme

plus loir

ours à r

pour ote

sister. C

est fertil

bon goût

& les jo

vous par

le mon

n'est ar

nent po

tant rec

voir si v

aillée: V

a suite d

rien pour

a tendre

MO

e Paderbo

17

DU P. CRESPEL, LETTRE I. 15

Nous n'y trouvâmes personne, & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner entièrement la campagne pour ôter à l'Ennemi le moien d'y subsister. Ce Pais est assez beau, la terre est fertile, le gibier commun & de très bon goût, les nuits y sont fort froides, & les jours extrêmement chauds; Je vous parlerai dans ma seconde Lettre de mon retour à *Montréal* & de ce qui n'est arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & sçavoir si vous trouvez celle-cy assez détaillée: Votre Réponse me décidera pour la suite de ma Relation, & je n'oubliërai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle je suis

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,

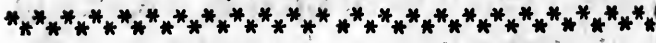
Récolet.

Paderborn le 10. Janvier

1742.



VOYAGES
 ET
 NAUFRAGE
 DU R. P. CRESPEL.



Lettre seconde.

MON TRES CHER FRERE.

Rien ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponse. Ma première Lettre dites-vous, a satisfait plusieurs Personnes d'esprit aux quelles vous l'avez communiquée, & excité leur curiosité à tel point, quelles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes Voiages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourroit me nuire, si je tardois à le contenter. Les choses trop long-tems attendues perdent de leur

Voy
 leur pr
 que mo
 inconve
 Apr
 parlé,
 de ce no
 inutile,
 Montréal
 environ
 En pass
 Baye,
 Ennem
 traite su
 roit laif
 animés
 faits su
 que no
 de fois
 de d'y
 pû obli
 mer da
 qué &
 nous f
 manda
 le mon
 cens li
 auroit
 leur

leur prix, & personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé, si toutes-fois on peut appeller de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de *Montréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieues. En passant nous brûlâmes *le Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voisin des Ennemis, il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avons faits sur leurs terres, & persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur País dans l'incertitude d'y trouver des habitans, auroient pû obliger nos Troupes à se renfermer dans le Fort, les y auroient attaqué & peut-être vaincû. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac*, le Commandant donna carte-blanche à tout le monde. Il nous restoit encore trois cens lieues à faire, & le vivre nous auroit infailliblement manqué, si nous

B

n'a-

n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les vents nous favorisèrent dans le passage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des pluyës presques continuelles en remontant la *Rivière des François*, en traversant le *Lac Népissing*, & sur la petite *Rivière de Mataoïian*: elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans le *Fleuve des Outaoïacs*. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande Rivière: l'imagination seule peut en prendre une juste idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à sauter les Rapides, je ne fus pas des derniers à *Montréal*; j'y arrivai le vingt-huit Septembre & n'en sortis qu'au Printems pour obéir à l'ordre qui me fut donné de descendre à *Québec*.

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commissaire me destina pour le poste de *Niagara* qui est un nouvel Etablissement avec une Forteresse située à l'entrée d'une belle Rivière, qui porte le même nom, & qui est formée par la fameuse Chûte

de

de *Niagara*
six lieues

Je
& de *Lac On*
rakoïïy

Lac On
né de
lieuës,

y rend
monter

tems qu
vorable

pour p
a fait c

port de
d'envir

port et
fois ce

lieuës e
Le Lac

très pro
près de

voir en
peut ê

sa long
No

deux J

de *Niagara* au Sud du *Lac Ontario* & à six lieues de notre Fort.

Je repris donc la route de *Montréal*, & de là je passai à *Frontenac*, ou *Catarakouiy* qui est un Fort bâti à l'entrée du *Lac Ontario*. Quoiqu'il ne soit éloigné de *Montréal* que de quatre-vingts lieues, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les vents nous devinssent favorables, car on y quitte le Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de *Niagara*. Ce Bâtiment qui est d'environ quatre-vingts tonneaux de port est fort léger, & fait quelquefois ce trajet qui est de soixante & dix lieues en moins de trente-six heures. Le Lac est fort sain, sans écueils & très profond; j'ay jetté dans le milieu près de cent brasses de lignes sans pouvoir en trouver le fond; sa largeur peut être d'environ trente lieues, & sa longueur de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet, & nous arrivâmes à no-

tre poste le vingt-sept matin. Je trou-
vai l'endroit fort agréable, la chasse,
& la pêche y produisent beaucoup,
les bois y sont de toute beauté & rem-
plis sur tout de Noiers, de Chataig-
niers, de Chênes, d'Ormes, & de Hé-
rables comme il ne s'en trouve point
en France.

La Fièvre traversa bientôt les plai-
sirs que nous goûtions à *Niagara*, &
nous incommoda jusqu'à l'entrée de
l'Automne qui dissipa le mauvais air.
Nous passâmes l'Hiver assez tranquil-
lement, je pourrois même dire assez
agréablement, si le Vaisseau qui de-
voit nous apporter nos rafraichisse-
mens n'eût pas été contraint, après
avoir essuié une horrible Tempête sur
le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne
nous eût mis par là dans la nécessité de
ne boire que de l'eau.

Comme la saison étoit avancée, il
n'osa remettre à la voile, & nous ne re-
çûmes nos provisions que le premier
jour de May.

Depuis la St. Martin, le manque
de vin m'avoit empêché de célébrer
la

DU

la Me
arrivé
Garni
à la so
Ordre
a cent
est fit
fort l

lieuës

C

de lon

& pa

vente

grande

sables

étoit p

il n'y

qui n

lieuës

faudr

J

jour d

que j

nière

plaisir

lorsqu

patric

la Messe; aussitôt que le Bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garnison, & je partis pour le *Détroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a cent lieuës de *Niagara* à ce poste qui est situé à six lieuës de l'entrée d'une fort belle Rivière, environ quinze lieuës endeca du fond du *Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieuës de long & trente de large est fort plat, & par conséquent mauvais quand il vente; vers le Nord au dessus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il est bordé de sables fort hauts, desorte que si l'on étoit pris de vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieuës, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septième jour depuis mon départ; le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une manière qui caractérisoit à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un de nos Compatriotes dans un País éloigné; Ajou-

tez à cela que nous étions du même Ordre, & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oublia-t-il rien pour me marquer combien il étoit sensible à ma visite. C'étoit un homme un peu plus âgé que moi & très recommandable par les succès qu'avoient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison étoit agréable & commode, c'étoit pour ainsi dire son ouvrage & le séjour de la vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa charge entre l'étude & les occupations de la campagne; il avoit quelques livres, & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étendue de ses connoissances. La langue du País lui étoit assez familière, & la facilité avec laquelle il la parloit le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute de sujets, & principalement sur la Religion. L'affabilité attire de la confiance, & personne

DU
ne n'e
gieux.

Il
vers
jusqu'à
çoise.
sieurs
ment
des ho
Franc
par l'é
je rest
vois to
d'envi
mot il
les ho
point

Ap
m'y av
de Nia
j'appr
Langue
pour r
de me
conve
lorsqu
viron

u même
 otif nous
 Je lui
 endroit,
 me mar-
 à ma vi-
 peu plus
 endable
 ses tra-
 son étoit
 it pour
 éjour de
 étoit pas
 arge en-
 ns de la
 livres,
 donnoit
 ceurs &
 ces. La
 familiè-
 il la par-
 s Sauva-
 eurs ré-
 princi-
 affabili-
 person-
 ne

ne n'en méritoit plus que ce Reli-
gieux.

Il avoit poussé la complaisance en-
 vers quelques Habitans du *Détroit*,
 jusqu'à leur apprendre la langue Fran-
 çoise. Parmi ceux là j'en ai vû plu-
 sieurs dont le sens droit, & le juge-
 ment solide & profond auroient fait
 des hommes admirables, même en
 France, si leur esprit avoit été cultivé
 par l'étude. Pendant tout le tems que
 je restai chez ce Religieux, je trou-
 vois tous les jours de nouvelles raisons
 d'envier un sort pareil au sien. En un
 mot il étoit heureux à la façons dont
 les hommes doivent l'être pour ne
 point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui
 m'y avoit attiré, je repris le chemin
 de *Niagara* où je restai encore deux ans;
 j'appris pendant ce tems assés de la
 Langue des *Iroquois* & des *Outaouïacs*
 pour m'entretenir avec eux. Cette étu-
 de me procura d'abord le plaisir de lier
 conversation avec quelques Sauvages
 lorsque j'allois me promener aux en-
 virons de mon Poste; dans la suite

vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, & qu'elle me sauva la vie.

Lorsque mes trois ans de résidence à *Niagara* furent expirés, on me fit relever, c'est la coutume; & je fut passer l'Hiver au Couvent de *Quebec*.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer là cette saison rigoureuse; si l'on n'y a point de superflus, du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire, & ce qui n'est pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de sa Patrie, & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoiy* tomba malade au commencement du Printems, & notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déjà parlé de la situation de ce poste; on y vit agréablement, & le gibier se trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* est environné.

Je n'y restai que deux ans; on me rappella à *Montréal*, & quelque tems après on m'envoia à la *Pointe de la Chevelure* dans le *Lac Champelain*. Il ne sera pas

pas sans
dre pou
de *Che*
ses les S
la cout
qu'ils a
pour p
nemi.
lez cet
Pointe
beauc
lés de
au lieu

Le L

te-cin
plu sieu
qui est
poisson
dans c
déric;
est bât
distan
fond d
à la C
côté d
que de

J

pas sans doute inutile de vous apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : lorsque dans leurs courses les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette Pointe, après une espèce de combat où beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure qui donna le nom au lieu où se livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieues de long ; il est semé de plusieurs Isles très agréables, & son eau qui est très bonne le rend extrêmement poissonneux. Le fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de *St. Frédéric* ; sa situation est avantageuse, car il est bâti sur une Pointe assez élevée, & distante d'environ quinze lieues du fond du Lac vers le Nord ; il sert de clef à la Colonie de ce côté là, c'est à dire du côté des Anglois qui n'en sont éloignés que de vingt ou trente lieues.

J'y arrivai le dix-sept Nov. 1735.

La saison qui commençoit à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route: c'est une des plus peinibles que j'aie faite dans le *Canada*, si toute-fois j'en excepte mon Naufrage; vous serez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poste éloigné de *St. Frédéric* d'environ quarante lieuës, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendans la nuit il nous tomba près d'un pied de neige. L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fuissions logés, nous ne souffrimes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocremens à couvert de la pluye, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaisseur, n'étant achevées que depuis peu de jours, ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la neige & de la pluye. Beaucoup de nos Soldats furent attaqués du scorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignons de perdre la vûë sans ref-

ressour
nourris
aux env
drix, &
il faut a
St. Sacre

ou huit

On v

que la

nous ai

l'Eté qu

ne fûme

se, car

pas un

mens d

Cet

m'être

d'Aouû

une Ob

ce. Le

faire en

notre P

Verqua

Septem

partis l

heures.

Le

ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés; à peine trouve-t-on aux environs de ce poste quelques perdrix, & pour y manger du chevreuil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieuës.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison pût le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Eté que d'y rester plus long tems: nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, & pas un de nous ne put jouir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorsque vers le mois d'Août, je reçus de mon Provincial une Obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoia pour me relever étoit de notre Province, & se nommoit Pierre Verquillé; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Frédéric*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, nous eûmes un vent favo-

favorable qui nous poussa jousqu'à la *Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieuës.

Le vingt-trois nous pensâmes périr en sautant le *Rapide de Ste. Thérèse*; ce fut là le dernier danger que je courrus jusqu'à mon arrivée à *Québec* où je comptois m'embarquer incessamment pour la France.

Voilà, mon cher Frère, le récit abrégé des Courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce Pais, peuvent voir que je connois le terrain, c'est à quoi je me suis plus particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voïageurs vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux; en vous écrivant mes Voïages, mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes: préparez votre cœur à l'attendrissement & à la tristesse; tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compas-

sion;

tion : n
vrer ent
bons co
bles aux
s'attendi
Frères ,
ractère
avec jus

Je vo
mes; ne
ci: con
lieuës de
roit bien
ne veux

Ne
dre ma
jours q
ma parc
ma vie

MO

De Paderb

tion : ne rougissez point de vous y livrer entièrement, mon cher Frère, les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point sur les maux de ses Frères , porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques semaines ; ne faites point de réponse à celle-ci : comme je dois aller à quelques lieuës de cette Ville, votre Lettre pourroit bien ne m'être pas rendue , & je ne veux pas risquer de la perdre.

Ne vous impatientez point a attendre ma troisième, j'en écrirai tous les jours quelques pages , comptez sur ma parole & croiez que je serai toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,

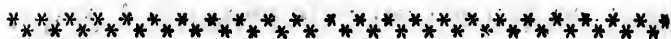
Récolet.

De Paderborn le 30. Janvier

1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.



Lettre troisième.

MON TRES CHER FRERE.

Ln'y a pas quinze jours que je vous envoie ma seconde Lettre; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troisième, que je ne veux point vous faire trop attendre la suite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres seroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer son devoir à toute autre chose, & je ne puis vous donner que les heures qui ne sont pas remplies par les devoirs indispensables de mon état.

Je

DUP

Je

bec pour

tourner

deux ne

celle du

dont je

fût offer

nadien,

d'Amou

nous m

plaisir;

prière q

d'Aumô

homme

té-fix a

navigati

foriers d

Rochelle,

confier

mée en d

ment ét

mode,

& armé

Plus

pour le

passer a

étions ci

ce Vaiss

Je demeurai quelque tems à Québec pour attendre une occasion de retourner en France, il s'en présenta deux ne même tems: la première étoit celle du Vaisseau du Roi *le Héros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fût offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien, issu de la noble Famille des d'Amours: la liaison qui étoit entre nous me fit accepter son offre avec plaisir; & je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme qu'une expérience de quarante-six avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pacaud Trésoriers de France & Armateurs à *la Rochelle*, n'avoient pas crû pouvoir confier leur Navire appelé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de canons. Plusieurs Messieurs demandèrent pour leur sûreté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau.

Nous

ES

E

L.

e.

que je
Lettre;
diligen-
que je
p atten-
Si j'étois
tes Let-
plus fré-
son de-
ne puis
i ne font
adispén-

Je

Nous levâmes l'ancre & mêmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & mouillâmes tous ensemble au *Trou St.-Patrice* à trois lieues de *Québec*.

Le lendemain, nous fîmes la traversée, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord le *Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieues, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard*.

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce *Gouffre* sans danger, avec le *Sr. Veillon* qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pu le passer la veille.

Les avions la prénavâmes cre à la

Le route jusqu'à vent d qui en dans l avoüa

jugea c trouve endroi contre Peu de obligé demain res du

Nord-Est, à Est où jours. louvoi les Ris que les

Les Navires avec lesquels nous avions mis à la voile l'avoient passé dès la première fois, ainsi nous nous trouvâmes sans compagnie & jettâmes l'ancre à la *Prairie* proche l'*Isle aux Coudres*.

Le sept, nous continuâmes notre route jusqu'à l'*Isle aux Lièvres*, & delà jusqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoissoit la malignité surtout dans la saison où nous étions, nous avoua qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de relâcher pour trouver un mouillage, c'est à dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les vents nous obligèrent à virer de bord, & le lendemain onze du mois vers huit heures du soir, ils se jettèrent au Nord-Nord-Est, au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, à l'Est, enfin jusqu'au Sud-Sud-Est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de l'*Isle Anticosti*, les Ris pris dans nos huniers; mais dès que les vents eurent sauté au Sud-Sud-

Les

C

Ouest,

Ouest, nous gouvernâmes sur le compas au Sud-Est-quart d'Est, & au Sud-Est jusqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire côte, mais nous échoüâmes à un quart de lieuë de terre, sur la pointe d'une batture de roches plattës éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticosti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient si fréquens, que nous craignons à chaque minute de la voir ouvrir sous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots desesperassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils causoient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens; & le désordre général sembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre situation seroit devenue bien plus affreuse; il courrut à la source au biscuit, & quoi-

quoiqu
pourta
il pens
baril de
gouffes
en cas
ger, c
tout ce
ne fut
qu'elle
cher F
écrire.
le vent
nuoient
notre g
ligés d
pour le
ensuite
nant to
passer e
pouffé
vuë de
garder e
de, &
tre mal
bitée,
mois, c

quoi-

quoique l'eau y fut déjà, il en jette
 pourtant une partie en Entre-Pont;
 il pensa aussi que quelques fusils, un
 baril de poudre, & une caisse de gar-
 gouffes nous deviendroient nécessaires
 en cas que nous échapassions au dan-
 ger, c'est pourquoi il fit transporter
 tout cela dans les hauts; sa précaution
 ne fut pas inutile, & sans les effets
 qu'elle produisit, je n'aurois pas, mon
 cher Frère, la consolation de vous
 écrire. La Mer étoit aussi forte que
 le vent, ni l'une ni l'autre ne dimi-
 nuoient, les vagues avoient emporté
 notre gouvernail; & nous fûmes ob-
 ligés de couper notre mâc d'artimon
 pour le jeter à Babord; nous mîmes
 ensuite notre Canot à la Mer, en pre-
 nant toutes fois la précaution de le
 passer en avant de peur qu'il ne fût
 poussé & brisé contre le Navire; la
 vuë de la mort, & l'espérance de la re-
 tarder donna du courage à tout le mon-
 de, & quoique nous fussions sûrs d'é-
 tre malheureux dans cette Isle inha-
 bitée, du moins pendant plusieurs
 mois, chacun de nous croïoit gagner

beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer, nous suspendîmes la Chaloupe aux palans, afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avons, & gagner bien vite le large pour nous garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les hommes s'appuient sur leur prudence; lorsque Dieu veut apésentir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt personnes, & dans l'instant la boucle du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe resta suspendue par derrière, & de ceux qui étoient dedans plusieurs tombèrent dans la Mer, d'autres restèrent attachés aux barres, & quelques uns par le moien des cordages qui pendoient le long du Navire remontèrent dans le Bord.

Le

DU

Le
couper
& la C
ture,
ver M
étoien
ce tem
Chalou
côtés.
force,
contin
dans s
espère
mes pe
le larg
aviron
tous n
traire
deux v
donné
une t
fait fo
pieds
sure q
cessair
nous
Chalo

Le Capitaine voiant ce defastre fit couper ou filer le palan de derriere, & la Chaloupe étant revenuë à sa tonture, je me rejetai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noïés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort notre Chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluye continuelle, une Mer en fureur, & dans son reflux; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine? Nous fimes pourtant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tous nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous couvrîrent nous donnèrent de l'eau jusqu'au genoux; une troisieme auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds; nos forces diminuoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avancions fort peu, & nous craignons avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant

Le

que nous pûssions toucher terre : La pluye nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement , tout ce que nous voions nous paroïssoit fort escarpé, ou plutôt nous nous ne voions que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière, & après le *Confiteor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jeter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je récitai

citai le
monde
voies
étoit p
tois de
teau p
tre pe
nous p
V
quel e
la Cha
d'abor
vague
repris
rent,
empoi
résistâ
nous
beau
D
présen
ou co
loupe
perdu
vous
Lettre
de ce

citai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi, je ne voïois plus d'espérance, la Chaloupe étoit prête à couler à fond, & je m'étois déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la Chaloupe; mais nous ne fûmes pas d'abord à labri du danger: plusieurs vagues nous couvrîrent à différentes reprises, quelques unes nous abbatirent, & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer, nous résistâmes pourtant à leur violence, & nous en fîmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce desordre quelqu'un eut la présence d'esprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir; nous étions perdus sans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, & peut-être même sur la fin de celle-ci.

Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un si grand danger, & en effet sans un secours particulier de la Providence, il étoit impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'Isle par une Rivière qui sort d'une Baye un peu au dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette Rivière; sa profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La Mer qui commençoit à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions motillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit aussi, comment en cet état pouvoir faire du feu? nous en vîmes pourtant à bout après un tems considérable, il nous étoit plus nécessaire que tout autre secours, & quoiqu'il y eût déjà du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la

faim

faim de
mes à
nous n

Ve
not yin
lement
toit pa
s'y exp
vant, d
nécessa
l'endon
ressour
rions j
Navire
avoit f
homme
Bord.

Perf
dre d'y
mes la
que ne
nous f
pût ne
une fai
parois
Navire
nous c

remer-
rés d'un
sans un
vidence,
itaissions
ne petite
os de l'Is-
ne Bayë
où nous
une pei-
mes cet-
us expo-
La Mer
nous per-
que nous
de l'ap-
our nous
n'y avoit
moüillés
us'avions
état pou-
vînmes
ns confi-
écessaire
quoiqu'il
n'avions
que la
faim

faim dût nous presser; nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le Canot yint à terre, avec six hommes seulement; la Mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager: c'étoit notre unique ressource; sans ce Canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener le dix-sept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le vent nous paroissoit augmenter, & quoique le Navire fut fort, neuf, & bien lié, nous croïons avoir lieu de craindre qu'il

qu'il ne pût tenir jusqu'au lendemain sans se briser & que ceux qui y étoient ne périssent misérablement. Vers minuit les vents diminuèrent, la Mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voyant le Navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs Matelots y allèrent dans le Canot, il y trouvèrent tous nos gens en bonne santé, & qui avoient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques vivres dans le Canot, nos gens y passèrent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous presser cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit nécessaire pour un repas, c'est à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne pas nous exposer à manquer si tôt de vivres. On envoya une seconde fois au Navire pour sauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit nécessaire

pour

DU

pour
hache
ques v
la nou
princi
la nuit

Le
pendan
cherch
lérent
parvîn
ien d'u
nous la
bien n
perte,
dre co
ner à t
soins à
gue d'a
te nou
Nous
ceau d
la For
fond a
cherch
blie au
de le f

pour racommoder la Chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand secours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de neige.

Le lendemain seize Novembre pendant que les uns allèrent à Bord chercher de vivres, les autres travaillèrent à tirer la Chaloupe du sable & parvinrent à la mettre à sec par le moyen d'une double callorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre: nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venuë à la côte nous servit à lui faire une quille. Nous fîmes l'étambot avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Je

Je remets à une autre fois à vous écrire la suite de mon Naufrage; je serois bien aise avant de continuer, d'apprendre de vos nouvelles, elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 13. Fevrier

1742.



V

N



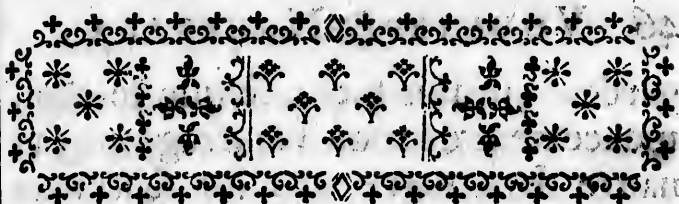
L

MO

J E v
ell
fu
que vo
arrivé
de Ho
vous p
un repr
qui san
puisqu
je suis

E &c.

is à vous
ge; je se-
er, d'ap-
lles n'in-
moi qui



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre quatrième.

MON TRES CHER FRERE

né Frère

CRESPEL,

let.

JE viens de recevoir votre Réponse, elle m'a fait un plaisir infini; j'ai surtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous est arrivé dans les Campagnes d'Italie & de Hongrie; pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé ce détail plutôt? c'est un reproche que je puis vous faire, & qui sans doute ne vous déplaira point puisqu'il sert à vous prouver combien je suis sensible à tout ce qui vous re-
gar-

garde. Je suis bien aisé que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les sentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter; c'est une preuve que je ne me suis point exagéré les maux que j'ai soufferts & que j'ay vû souffrir aux autres. Cependant, mon cher Frère, ce n'est là qu'une légère ébauche; & ce qu'il me reste à vous écrire passe ce que je vous ai dit jusqu'à présent, & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la Chaloupe, nous ne faisons qu'un repas dans vingt-quatre heures, encore étoit-il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente; il étoit de la prudence d'en agir de la sorte: nous n'avions dans le Navire que pour deux mois de vivres; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France; tout notre biscuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre nourriture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainsi avec toute l'économie

nomie
pour e
cul, &
nous ar
quaran
pas d'a
vant ce
tir de c
Les
rons de
de par
qu'on
quelle
être?
pour six
Navires
six ou s
Je
le coura
neige,
bloient
souffrir
bions s
Le Nav
es glace
Froid no
inuelle

le com-
e ait fait
entimens
voit y ex-
je ne me
que j'ai
aux au-
Frère,
uche; &
e passe ce
sent, &
Pendant
établisse-
e faisons
e heures,
e que ce-
ma pré-
nce d'en
ons dans
is de vi-
aire que
pour la
toit per-
tre four-
ou gâtée
us avions
te l'eco-
nomie

nomie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours, car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte.

Les Navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'appercevoir les signaux qu'on seroit leur faire; dailleurs de quelle ressource pouvoient-ils nous être? nos provisions n'étoient que pour six semaines tout au plus, & ces Navires ne devoient passer que dans six ou sept mois:

Je vois approcher le desespoir, le courage étoit abbatû & le froid, la neige, les glaces, & la maladie sembloient s'être réunis pour nous faire souffrir davantage. Nous succombions sous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inaccessible par les glaces qui se formoient autour; le froid nous causoit une insomnie continuelle, nos voiles ne suffisoient pas
à beau-

à beaucoup près pour nous garantir de la neige qui tomba cette année là en si grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de six pieds, & la fièvre avoit déjà surpris plusieurs de nos Camarades.

De pareilles circonstances étoient trop fâcheuses pour ne pas chercher à les disposer autrement; aussi pensâmes nous à prendre un parti.

Nous sçavions qu'à *Mingan*, qui est un endroit situé à la grande terre du Nord il y avoit des François qui hivernoient pour faire la pêche de *Loup-Marin* dont ils font des huiles; il étoit presque sûr que nous en obtiendrions du secours mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle saison; toutes les Rivières étoient déjà glacées, la neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds, & augmentoit tous les jours & la route étoit fort longue, eût été à la saison & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieues pour gagner la pointe d'en haut, ou du Nord Ouest de l'Isle, ensuite descendre que peu, & traverser enfin douze lieues de haute Mer.

tous c
fente r
dre un
flexion
étoit i

tous p
moitié
endroit
heureu

nous e
danger

Il n
parti à

dre à n
bout de

pour qu
tout le

dement
bilité de

ces irré

mentoit

nous av

quo je
voit av

où nous
représen

Nou

garantir
année là
elle cou-
six-pieds,
plusieurs
es étoient
chercher
ussi pensâ-
an, qui est
re du Nord
vernoient
Marin dont
presque sur
u secours
s'y rendre
s les Riviè
neige cou
r de troi
les jours
e, eût égale
car il nous
pour gage
du Nord
endre que
nfin douz

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles; notre situation présente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuse, mais une réflexion nous arrêta quelque tems: Il étoit impossible que nous partissions tous pour *Mingan*, & il falloit que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit dont nous nous croions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de vivres que nous avions se consumoit: j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la repugnance à rester où nous étoions, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit

Nous

D

absol-

absolument nécessaire ; & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours ; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Chapelle ; que pour attirer sur nous les lumières du St. Esprit j'en célébrerois la Messe le vingt-six, & que j'étois sûr que nos prières auroient l'effet que nous en attendions. Chacun applaudit à ma proposition ; je dis la Messe du St. Esprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à rester à condition qu'on leur laisseroit des vivres, & qu'on leur promettoit sur l'Évangile de leur envoyer du secours aussitôt qu'on seroit arrivé à *Mingan.*

Je communiquai à mes Camarades que j'étois dans la résolution de rester avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage, & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le secours qu'on leur promettoit ; mais tout le monde s'opposa vivement à mon dessein, & l'on dit pour m'en détourner

que

que se
loit qu
toient
neuse
mourir
min,
cas qu
Sauva
stoient
tisse ; i
manqu
toient
mon
rir ; ce
partir
envoie
leur se
appare
Prêtre
ticulie
j'exho
laidion
le moi
ctions
livrer
ner en
dence

je j'espé-
 le cœur
 res pour
 in je finis
 e sécher
 que pour
 u St. Ef-
 le vingt-
 s prières
 endions.
 position;
 & le mé-
 s s'offri-
 on leur
 eur pro-
 renvoier
 arrivé à
 marades
 de rester
 s qui ve-
 au Lieu
 herois de
 ent le se-
 mais tout
 mon des-
 étourner
 que

que sçachant la langue du Pais il fal-
 loit que j'accompagnasse ceux qui pat-
 toient, afin - que si Messieurs de Fré-
 neuse & de Senneville venoient à
 mourir ou à tomber malades en che-
 min, je pûsse servir d'Interprète en
 cas que nous rencontraissions quelques
 Sauvages dans cette Isle; ceux qui re-
 stoient, exigèrent surtout que je par-
 tisse; ils me connoissoient incapable de
 manque à ma parole, & ils ne dou-
 toient pas qu'à mon arrivée à *Mingan*
 mon premier soin ne fût de les secou-
 rir; ce n'est pas que ceux qui devoient
 partir ne fussent très-disposés à leur
 envoier une Chaloupe le plus tôt qu'il
 leur seroit possible, mais ils comptoient
 apparemment davantage sur la foi d'un
 Prêtre que sur celle d'un simple Par-
 ticulier. Lorsque la chose fut résoluë
 j'exhortai à la patience ceux que nous
 laissons au Naufrage; je leur dis que
 le moien d'attirer sur eux les bénédi-
 ctions du Ciel, c'étoit de ne point se
 livrer au desespoir, & de s'abandon-
 ner entièrement aux soins de la Provi-
 dence; qu'ils devoient s'entretenir

dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement; qu'il étoit de la prudence qu'il ménageassent ce que nous leur laissions de vivres, quoique j'espérasse leur envoier du secours avant qu'ils fussent consumés, mais qu'il valloit mieux en avoir de reste, que de risquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conseils, ceux qui devoient être du voiage songèrent à faire leur petit équipage; & le vingt-sept, nous nous disposâmes à partir; nous embrassâmes nos Compagnons qui nous souhaitèrent un heureux voiage & de notre côté nous leur rémoignâmes combien nous desirions pouvoir bientôt les tirer de peine; nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la dernière fois; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnèrent étoient une espèce de pressentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize se mirent dans le Canot, & vingt-sept dans la Chaloupe; nous partîmes après midi & fîmes ce jour-là
près

près
nous
fîmes
l'eau
qu'on

L
être
couch
nuit;
prodig

L
le ven
traint
tombe
de très

L
oblige
tin, n
mes b
plu sie
fort in

L
nous
& cor
de leu
pouv
cuire

près de trois lieuës à la rame, mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de passer la nuit sur l'eau où nous enduremes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit; il nous tomba sur le corps une prodigieuse quantité de neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le vent contraire, & nous fûmes contraints par la neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous descendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des poix dont plusieurs de nos gens se trouvèrent fort incommodés.

Le premier Décembre les vents nous empêchèrent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots se plaignoient de leur foiblesse, & disoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous man-

geâmes après en avoir pris le bouillon : c'étoit la première fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités : les autres jours nous ne mangions chacun qu'un peu de moruë sèche & cruë, ou bien de la colle que nous faisons avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble; notre joie étoit extrême de voir le beau tems continüer, & les vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guères, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-foit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une Pointe que nous appercevions, & nous fîmes signe au Canot de nous

nous t
terre
N
Mer a
pas de
doubl
après
nous
étoit
brise
fut ba
& ne
qu'au
rez p
nous
châm
trop
bord
bord
hauts
voiar
y dor
y de
beau
un g
not c

nous suivre ; mais il se laissa affaler à terre & nous le perdîmes de vue.

Nous trouvâmes à cette Pointe une Mer affreuse, & quoique le vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau ; cela nous fit trembler pour le Canot qui étoit tout près de la terre où la Mer brise toujours plus qu'au large, il y fut battu si cruellement, qu'il y périt, & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme vous le verrez par la suite de ma Relation. Quand nous eûmes passé la Pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout : la Mer étoit bordée de Rochers escarpés, & fort hauts pendant près de deux lieuës, & voiant au bout une Ance de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. Aussitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nous étions là, mais cette pré-

caution fut inutile puisqu'il avoit été brisé.

Lorsque nous eûmes mangé un peu de colle, chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture & passa la nuit auprès de feu. A dix heures le tems se couvrit; la neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain, & comme le feu la faisoit fondre nous nous en trouvâmes si fort incommodés, que nous aimâmes mieux nous exposer au froid, que de reposer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent si violents, que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite distance de terre aiant chassé sur son ancre, vint en côte où elle manqua d'être brisée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillèrent, & se mirent à crier de toute leur force, nous y courrûmes aussitôt; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes sauver de notre équipage, les autres ramassoient ce que nous jettions & le portoient à une distance qu'ils croioient inaccessible au Flus; mais la Mer devint si furieuse, que

que da
emport
ver, si
soin de
fois ce
premié
loit son
empêch
tée par
mes à
vable,
vers le
fort ma
paratio
mes au
nous fi
des, en
ceau p
que no
Dès le
ceux q
vaillere
& une
découv
ment,
stâmes
pour e

que dans son Reflus elle auroit tout emporté ce que nous venions de sauver, si nos Camarades n'avoient eû soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû sauver dès la première. Cela ne suffisoit pas; il falloit songer à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots; la peine que nous eûmes à la mettre à sec n'est pas concevable, & nous n'en vînmes à bout que vers les dix heures du matin; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation considérable. Nous remîmes au lendemain, à la racommoder, nous fîmes du feu pour sécher nos hardes, ensuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions essuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillèrent à remettre les choses en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot, mais inutilement, & ce fut en vain que nous restâmes plusieurs jours dans cet endroit pour en apprendre des nouvelles. La

veille de nôtre départ , nous tuâmes deux Renards qui nous aidèrent à ménager nos provisions ; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout , aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t'-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept du mois , nous partîmes dès la pointe du jour , avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards , cinq heures après le tems se couvrit , & le vent augmentant avec la Mer , il fallut chercher un Havre , mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large & de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançoit , une pluyë mêlée de grêle qui survint tout - à - coup eut bientôt fermé le jour , le vent nous pouffoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner , & nôtre Chaloupe avoit eû trop d'affauts pour être en état de soutenir contre un pa-

reil ten
aux con

Au
tés dans
mentoi
possible
notre a
cun en

toit à c
loupe
contre
mes qu
à vivre

No
tant à
charge

l'instan
nous fi
trouvâ

te cir
plus n

étoient
les se b
nous a

rent ,
vous d
qui no

s tuâmes
ent à mé.
une situa-
oit profi-
mourir
de laisser
e prolonge

partîmes
un petit
aire assez
ous man-
inq heu-

& le vent
il fallut
il n'y en
onc obli-
ettre nos
tenir. La
mêlée de
coup eut
ent nous
nence que
& nôtre
auts pour
re un pa-
reil

reil tems. Il fallut cependant céder
aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jet-
tés dans une Baye où le vent nous tour-
mentoit encore, & où il n'étoit pas
possible de trouver un débarquement;
notre ancre ne pouvoit tenir dans au-
cun endroit, le mauvais tems augmen-
toit à chaque minute, & notre Cha-
loupe aiant été poussée violemment
contre quelques Battures, nous crû-
mes que nous n'avions pas une heure
à vivre.

Nous essaïames pourtant, en jet-
tant à la Mer une partie de ce qui
chargeoit la Chaloupe, de retarder
l'instant de notre perte. A peine avions-
nous fini cet ouvrage, que nous nous
trouvâmes environnés de glaces; cet-
te circonstance redoubloit d'autant
plus notre crainte, que ces glaces
étoient furieusement agitées, & qu'el-
les se brisoient contre nous; je ne puis
nous apprendre où elle nous poussé-
rent, mais je n'exagérerai point en
vous disant que les divers mouvemens
qui nous agitérent pendant cette nuit

font

sont audeffus de toute expression. L'obscurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de vent sembloit nous annoncer notre mort; j'exhortois tout le monde à ne pas desespérer de la Providence, & en même tems à se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avoit accordée que pour le servir, & je leur représentai qu'il étoit le Maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tachâmes de gagner entre le Roches le fond de la Baye où nous fûmes un peu plus tranquilles; chacun de nous se regardoit comme échappé des portes du Trépas & rendit grace à la Main toute puissante qui nous avoit conservés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes approcher terre: l'eau étoit trop basse pour porter la Chaloupe; il fallut jeter l'ancre, & nous fûmes obligés pour aller à terre de nous mettre dans l'eau en plusieurs endroits jusqu'à la ceinture, & partout jus-

jusqu'à
porté a
la farine
avoir p
songeâr
de part
que jou
de notr
votre
l'amitié

AGE

DU P. CRESPEL, LETTRE IV. 61

pression,
erreur de
de vent
re mort;
e pas de
& en mê-
at d'aller
vie qu'il
our le ser-
u'il étoit
nd il lui

jusqu'à la jarrière. Nous avons
porté avec nous la chaudière, & de
la farine pour faire de la colle. Après
avoir pris quelque nourriture, nous
songeâmes à sécher nos habits, afin
de partir le lendemain. Dans quel-
que jours je vous marquerai la suite
de notre desastre, & je n'attendrai pas
votre Réponse; Je suis avec toute
l'amitié possible

MON CHER FRERE

us tachâ-
s le fond
peu plus
se regar-
ortes du
Main tou-
conservés
éminent.
s fissions,
re: l'eau
la Cha-
& nous
terre de
ieurs en-
t partout
jus-

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,

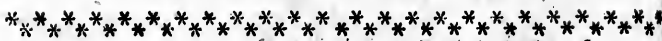
Récolet.

De Paderborn le 23. Fevrier

1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.



Lettre cinquième.

MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas huit jours que je vous écrivis ma quatrième Lettre, je me souviens que je vous promis sur la fin que je ne tarderois pas à vous envoier la cinquième, je vous tiens parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta si fort pendant la Nuit, que toute la Baye fut glacée, & notre Chaloupe prise de tous côtés, en vain espérames - nous que quelque coup de vent la détacheroit, le Froid

devint

Voy

devint
les glac
mes po
de met
n'avoie
d'appa
Nous f
vrîmes
taine &
manière
fut-elle
Matelo
nous; &
tre les
personn
sence d
précati
venir le
tre con
directio
qu'un n
qui dev
personn
Voy
Appart
constru
on faiso

devint plus violent de jour en jour, les glaces se fortifièrent, & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avoient pas été jettées à la Mer, & d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fimes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin; le Capitaine & moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes: Les Matelots élevèrent la leur à côté de nous; & nous construisîmes pour mettre les vivres, un petit endroit où personne ne pouvoit entrer qu'en présence de tous les autres. C'étoit une précaution nécessaire, & pour prévenir les supçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir long-tems plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits: Le pot de fer dans le quel on faisoit chauffer la gaudron nous ser-

voit

voit de chaudière; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nous habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajouter; pardonnez-moi mon cher Frère, car dans quelque tems il vous paroîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vû réduit.

Toute notre ressource étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à
la

la fin
que le
pouvo
notre
nous a
droit,
périr
cette
d'exan
avons
distrib
sent d
lâmes
manié
sions b
deux l
colle
nous
ron le
étions
chacu
onces
pas qu
Une
mang
& qu
que p

la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les glaces fussent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voiage: le hazard seul pouvoit nous apporter du secours dans cet endroit, ç'auroit été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vint aucun. Dans cette conjoncture il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de vivres, & d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre nourriture de la manière suivante: le matin nous faisons botillir dans de la neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la boullie à l'eau; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande; nous étions dix-sept, & par conséquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des poix au lieu de viande, & quoique nous n'en prissions chacun que plein un cuëilliëre à bouche, c'é.

E

toit

toit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre; il falloit encore régler quelles seroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Basile, & moi de couper quelque tems qu'il fît, tout le bois nécessaire; quelques uns se chargèrent de le porter; & d'autres s'offrirent à écarter la neige, ou plutôt à en diminüer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous serez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois, cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, & peut-être croiez-vous qu'il est au dessus de mes forces; vous avez raison dans un sens; mais en faisant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent passage à quantité d'humeurs qu'il seroit dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eü la précaution de me fatiguer extraordinairement.

dinaire
présent.
surtout
mauvais
jours a
que l'oc
nous y
ture.
comme
cet exe
à notre
& telle
premier
toit ce
etions
batus,
cun de
contin
des se
voit de
tions,
nions t
chacun
Camar
ou plu
te la jo
tier là

dinairement lorsque je me suis senti ap-
 pésenté, ou attaqué de la fièvre; &
 surtout lorsque j'ai crû être surpris du
 mauvais air. J'allois donc tous les
 jours au Bois, & malgré les efforts
 que l'on faisoit pour écarter la neige,
 nous y entrions souvent jusqu'à la cein-
 ture. Ce n'étoit point là la seule in-
 commodité que nous recevions dans
 cet exercice: les Bois qui se trouvoient
 à notre portée étoient fort branchus,
 & tellement chargés de neige, qu'aux
 premiers coups de hache; elle abbat-
 toit celui qui les avoit donnés, nous
 étions tous trois alternativement ab-
 batus, & souvent nous tombions cha-
 cun deux ou trois fois; alors nous
 continuions l'ouvrage, & quand par
 des secouffes réitérés l'arbre se trou-
 voit déchargé de neige, nous l'abbat-
 tions, le mettions en pièces, & reve-
 nions tous les trois à la Cabanne avec
 chacun notre charge: pour lors nos
 Camarades alloient chercher le reste,
 ou plutôt ce qu'il en falloit pour tou-
 te la journée; Nous trouvions ce mé-
 tier là bien dur, mais il falloit absolu-

68 VOYAGES & NAUFRAGE

ment le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conséquemment de frayer une route plus longue. Notre foiblesse devoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jettées indifféremment nous servoient de lit, la vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la neige nous causoient aux yeux des douleurs incroyables, & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, & nous avions un flûs d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir; quand nous en aurions scû la cause, cette connoissance ne nous auroit servi de rien; il est assez inutile de découvrir le source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le

DU

Le
fimes f
pelle,
vin, j
Noel,
le fut
cours
tience.
de ce
Mond
& je f
frir le
les affi
titre
comp
mieux
qu'on
disco
chacu
à sou
de no
rer d
I
fidér
dont
rant
coud

Le vingt-quatre Décembre, nous fimes sécher les ornemens de la Chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, & le jour de Noel, je célébrai la Messe; lorsqu'elle fut finie, je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une espèce de parallèle de ce qu'avoit souffert le Sauveur du Monde, avec ce que nous souffrions; & je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur, & en les assurant que cette offrande étoit un titre pour en obtenir la fin & la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'ont sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendois, chacun reprit courage, & se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeller à lui, ou de nous tirer du danger.

Le premier Janvier une pluye considérable qui tomba tout le jour, & dont il nous fut impossible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés, & la nuit un

vent de Nord très violent nous gèla pour ainsi dire dans notre Cabane, brisa toutes les glaces de la Baye, & les emporta avec notre Chaloupe; un nommé Foucault nous apprit cette triste nouvelle par un grand cris, nous cherchâmes inutilement à découvrir l'endroit où la Chaloupe avoit été poussée, jugez de nôtre consternation; cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute espérance de la voir finir; j'en sentois toutes les conséquences; je vois le désespoir s'emparer de tout notre monde; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller ensuite mourir au pied d'un arbre; les autres ne vouloient plus travailler, & disoient pour justifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent éviter de mourir. Quelle situation, mon cher Frère, le cœur le plus barbare en seroit touché, je verse des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop sensible aux maux des autres

pour

pour
sans en

J'
forces
de me
sons q
les im
vanta
douce
voir
produ
que
leur
surpr

» ir
» les
» cr
» fo
» m
» m
» d
» g
» q
» P
» C
» t
» l

pour penser que vous lisiez ma Lettre sans en être attendri.

J'eus besoin de rapeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes Camarades ; les meilleures raisons que je leur alléguois, sembloient les impatienter, & leur faire sentir d'avantage la tristesse de leur état. La douceur avec la quelle j'espérois pouvoir les détourner de leur dessein ne produisant aucun effet, je pris un ton que mon Caractère autorisoit ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris, „ que Dieu étoit sans doute „ irrité contre nous, qu'il mesuroit „ les maux qu'il nous envoioit, aux „ crimes dont nous nous étions autre- „ fois rendus coupables ; que ces cri- „ mes étoient sans doute bien énormes, puis-que la punition en étoit „ des plus rigoureuses, & que le plus „ grand de tous étoit notre desespoir „ qui, s'il n'étoit bientôt suivi du re- „ pentir, deviendroit irrémissible. „ Que sçavez-vous, mes Frères, con- „ tinuai-je, si vous ne touchéz pas à „ la fin de votre pénitence ? le tems

„ des plus grandes souffrances est ce-
 „ lui de la plus grande miséricorde :
 „ ne vous en rendez pas indignes par
 „ vos murmures ; le premier devoir
 „ du Chrétien est de se soumettre a-
 „ veuglément aux ordres de son Créa-
 „ teur ; & vous , cœurs rebelles, vous
 „ voulez lui résister , vous voulez
 „ perdre en un instant le fruit des
 „ maux que Dieu ne vous envoie que
 „ pour vous rendre dignes des biens
 „ qu’il destine à ses Enfans ; vous vou-
 „ lez devenir homicides ; & pour
 „ vous soustraire à des souffrances
 „ passagères, vous ne craignez pas de
 „ vous précipiter dans des tourmens
 „ qui n’ont de bornes que l’Eternité.
 „ Suivez donc votre criminelle réso-
 „ lution , accomplissez votre horrible
 „ dessein, j’ai fait mon devoir ; c’est à
 „ vous à penser que vous êtes perdus
 „ pour toujours. J’espère cependant,
 „ ajoutai-je , que parmi vous, il y
 „ aura du moins quelques ames assez
 „ attachées à la Loi de leur Dieu,
 „ pour avoir égard à ma remontran-
 „ ce , & qu’elles se joindront à moi
 „ pour

„ pour
 „ pour
 „ soute
 Lor
 tirer, m
 & me p
 cès du c
 tombés
 un torn
 roient
 res ou
 loient
 confér
 soient
 n’étoie
 l’instar
 ordina
 mes d
 lorsqu
 chercl
 pé. C
 blé je
 deux
 pos d
 au St
 dont
 claire

„ pour lui offrir leurs peines , &
 „ pour lui demander la force de les
 „ soutenir. „

Lorsque j'eus fini , je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêterent, & me prièrent de leur pardonner l'excès du desespoir dans lequel ils étoient tombés, ils me promirent en versant un torrent de larmes , qu'ils n'irriteroient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience , & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour se conserver une vie qu'ils reconnoissoient tenir de Dieu seul , & dont ils n'étoient pas maîtres de disposer. A l'instant chacun reprit son occupation ordinaire ; je fus dans la Forêt avec mes deux Camarades , & les autres, lorsque nous fîmes revenus, allèrent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut rassemblé je dis qu'ayant encore du vin pour deux ou trois Messes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au St. Esprit les forces & les lumières dont nous avons besoin. Le Tems s'éclaircit le cinq de Janvier ; je chois

ce jour-là pour dire la Messe; j'avois à peine fini, que Mr. Vaillant, & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault, nous communiquèrent la résolution qu'ils avoient prise d'aller à la découverte de la Chaloupe. Je louïai beaucoup leur zèle de s'exposer ainsi pour le salut de leurs Compagnons. Dans quelque situation que l'on soit on aime toujours à s'entendre louer; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorsqu'on les vît revenir avec un air de satisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre; cette conjecture ne fut pas fausse, car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient apperçu au bord du Bois une petite Cabane, & deux Canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graisse de Loup-Marin, & une hache qu'ils apportoient, & que l'impatience d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêché d'aller plus

plus lo
qu'ils n
accour
verte q
noient
tourne
deux h
avoien
qu'ils
mot r
dans n
sion po
dence
entière
de à re
qu'il v
près d
conno
vous
ve: pe
croïo
que n
cun f
avoit
vers
secou
Caba

plus loin. J'étois dans le Bois lorsqu'ils revinrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétèrent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'espérance & la joye dans mon cœur. Je saisis cette occasion pour exalter les soins de la Providence sur ceux qui s'y abandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on est près du précipice, & plus on a de reconnoissance envers son Libérateur; vous pouvez penser si la nôtre fut vive: peu de jours auparavant nous nous croions perdus sans ressource, & lorsque nous desespérions de recevoir aucun secours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous secourir lorsqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cet-

Cette découverte renouvela le courage de ceux qui l'avoient faite; ils partîrent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les premiers succès; ils comptoient retrouver notre Chaloupe, leur espoir ne fut pas trompé; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'aperçûrent au Large, & en revenant ils trouvèrent & prirent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid, nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces, & celles qui l'environnoient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de la tirer à bord; cent hommes n'en seroient venus à bout que très-difficilement, encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin, il y avoit apparence que ceux auxquels appartenoient les deux Canots avoient

une

une C
timen
fé, &
Nous
Caba
quan
Fouc
marc
porté
il ren

Le
penti
le ter
vrai

C
ouffe
perd
Janv
tente
& no
de q
Dieu
sent
dessa
trab
foier
sans

une Chaloupe, ou bien un autre Bâ-
timent avec lequel ils avoient traver-
sé, & nous comptions en profiter.
Nous reprîmes donc la route de notre
Cabanne, à peine eûmes-nous fait cin-
quante pas que le froid saisit Maître
Foucault au point de l'empêcher de
marcher; nous fûmes obligés de le
porter, & lorsqu'il fut dans la Cabane
il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maître-Char-
pentier succomba à la fatigue; il eut
le tems de se confesser, & mourut en
vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens
eussent les jambes enflées, nous n'en
perdîmes aucun depuis le vings-trois
Janvier jusqu'au seize Février; l'at-
tente de la fin de Mars nous soutenoit,
& nous croïons déjà voir arriver ceux
de qui nous espérions notre salut; mais
Dieu ne vouloit pas que tous profita-
sent du secours qu'il nous destinoit, les
desseins de sa Providence sont impéné-
trables, & quoique les effets nous en
soient contraires, nous ne pouvons
sans blasphême les accuser d'injustice;

78 VOYAGES & NAUFRAGE &c.

ce que nous appellons mal est souvent un bien selon les vuës de notre Créateur ; & soit qu'il nous récompense, ou nous punisse, soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu, mon cher Frère, j'attens de vos nouvelles ; ma Lettre est assez longue : je veux vous laisser me plaindre quelque tems ; c'est un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié. Je suis & serai toujours

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 28. Fevrier

1742.



V

N

MO

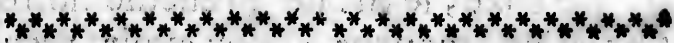
J
v
c

somme
point
penser
croire
refroi
j'aime
été en
fables

GE &c.
st souvent
tre Créa-
ompense,
us éprou-
prosperi-
s des re-
attens de
assez lon-
plaindre
it que je
e amitié.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.



Lettre sixième.

MON TRES CHER FRERE.

JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous sommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de penser pour moi ne me permet pas de croire que ce retard soit causé par du refroidissement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indispensables, & pour vous montrer que je
ne

é Frère
ESPEL,
t.

ne vous fais pas un crime de votre silence, je me mets une troisième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février soutenus par l'espérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit résolu autrement; & c'est, mon cher Frère ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le seize, le Sr. de Freneuse notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Bosseman se confessa, & quitta cette vie avec une résignation admirable.

Vers le soir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature: il y avoit plusieurs jours qu'il se disposoit à paroître devant Dieu; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penser à mettre ordre à sa conscience; je l'aidai dans ce travail: il fit une confession générale, & le repentir qu'il

me

me p
croir

N

la nu

il ne

bert

die q

soin

il éto

qu'il

Catho

la cau

des ta

dre; l

instru

vingt-

ce Ro

demen

un fau

domm

pas de

quels

bonne

vigou

E

lut év

dans

me parut avoir de ses fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître - Cannonier tomba la nuit suivante dans une foiblesse dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Bosseman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres ; j'eus soin de le disposer à faire abjuration ; il étoit Calviniste , & je vous avoué qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique : heureusement la bonté de la cause que je deffendois me tint lieu des talens nécessaires pour la deffendre ; les Prétendus-Réformés sont bien instruits, il faut en convenir ; je fus vingt-fois étonné des raisonnemens de ce Robert ; quel dommage que le fondement du Calvinisme soit appuié sur un faux principe ! je m'explique , quel dommage que les Calvinistes ne soient pas de la Communion Romaine ! Avec quels succès ne deffendroient-ils pas la bonne Cause, puisqu'ils soutiennent si vigoureusement la mauvaise.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croiance que la nôtre.

Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration, répéta sa profession de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit souffert dans celle-ci. A mesure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane; il y avoit sans doute de l'imprudence à déposer nos Morts si près de nous, mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin: d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

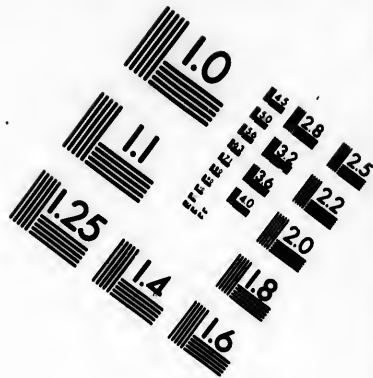
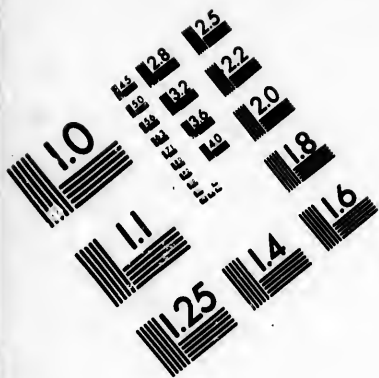
Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent l'allarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns
regret-

D
regr
fans
re d
leur
au O
un a
en jo
char
Patri
égale
toien
d'ent
que
çoit
force
bord
vois
confe
tes.
parti
conv
fets
objet
point
damm
leir
poser

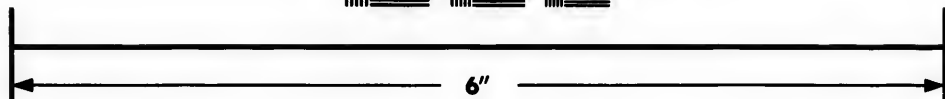
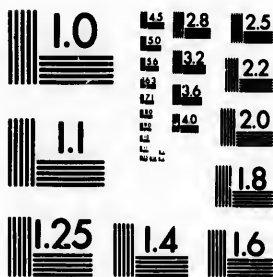
it abjura-
 moi, & alla
 vie le prix
 dans cel-
 mourroit
 ans la nei-
 avoit sans
 poser nos
 nous man-
 e pour les
 urs notre
 it pas de
 yions pas
 de ce qui
 air assez
 e fin; ou
 froid ex-
 oit la cor-
 aucun de
 urel d'en
 n.
 en si peu
 partout.
 un hom-
 orreur le
 ses pei-
 Les uns
 regret-

regrettoient leurs Femmes & leur En-
 fans, & pleuroient sur l'état de misé-
 re dans le quel leur mort plongeroit
 leur Famille, les autres se plaignoient
 au Ciel de se voir enlever à la vie dans
 un age où l'on commence seulement à
 en jouir; quelques-uns sensibles au
 charmes de l'amitié, attachés à leur
 Patrie, & destinés à des établissemens
 également agréables & avantageux jet-
 toient des cris qu'il étoit impossible
 d'entendre sans verser des larmes: cha-
 que mot qu'ils prononcoient me per-
 çoit le cœur; à peine me restoit-il la
 force de les consoler: je joignis d'a-
 bord mes larmes aux leurs; je ne pou-
 vois sans injustice leur refuser cette
 consolation ni condamner leurs plain-
 tes. Il y avoit du danger à prendre ce
 parti; & je n'en voiois point de plus
 convenable que de laisser passer les ef-
 fets de leurs premières réflexions. Les
 objets de leurs regrets ne les rendoient
 point coupables, que pouvois-je con-
 damner dans leur douleur? C'est vou-
 loir étouffer la Nature que de lui im-
 poser silence dans une occasion où elle





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.0
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

seroit méprisable si elle étoit insensible.

Les circonstances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuses ; se voir mourir, voir mourir ses amis sans être en état de les secourir, être incertain du sort des treize personnes dont le Canot avoit été brisé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous ; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée : voilà notre état, chacun de nous étoit l'image de la mort, nous frémissions en nous regardant ; & ce qui se passoit en moi justifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur est violente, moins elle dure, & l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui suit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre, & qui est la marque d'une plus douleur

D
leur
& v
te
éc
N
tr
bo
de
nu
no
vi
cr
la
va
pr
ét
no
de
co
di
fr
er
sa
m
m
de

leur excessive; jéssâiai de les consoler,
& voici à-peu-près ce que je leur dis:

„ Je ne puis condamner vos plain-
 „ tes, mes chers Enfans, & Dieu les
 „ écoutera sans doute favorablement:
 „ Nous avons plusieurs fois dans no-
 „ tre malheur senti des effets de ses
 „ bontés. Notre Chaloupe ouverte
 „ de tous côtés, & toutes fois soute-
 „ nuë & conservée pendant la nuit de
 „ notre Naufrage; la résolution des
 „ vingt-quatre hommes qui se sont sa-
 „ crifiés pour notre salut; & sur tout
 „ la découverte des deux Canots sau-
 „ vages, sont des événemens qui
 „ prouvent manifestement la prote-
 „ ction que Dieu nous accorde. Il ne
 „ nous distribuë ses faveurs que par
 „ degrés, il veut avant d'y mettre le
 „ comble que nous nous en rendions
 „ dignes par notre résignation à souf-
 „ frir les maux qu'il lui plaira de nous
 „ envoyer. Ne desespérons pas de
 „ sa Providence, elle n'abandonne ja-
 „ mais ceux qui se soumettent entière-
 „ ment à ses volontés. Si Dieu ne nous
 „ délivre pas en un instant, c'est qu'il

22 juge à propos de se servir pour cet
 22 effet de moiens qui paroissent na-
 22 turels ; il a déjà commencé en con-
 22 duisant le Sieur Vaillant & Maître
 22 Foucault vers le lieu où sont les Ca-
 22 nots, soions sûr qu'il voudra bien
 22 achever cet ouvrage. Pour moi je
 22 ne doute pas qu'il ne destine ces Ca-
 22 nots à notre délivrance. Ce secours,
 22 mes chers Enfans, ne peut tarder à
 22 nous être offert, nous touchons
 22 au mois de Mars, c'est le tems au-
 22 quel les Sauvages viendront pren-
 22 dre leurs Canots, le terme n'est pas
 22 long, ayons patience, & redoub-
 22 lons d'attention pour découvrir l'ar-
 22 rivée de ceux dont nous espérons
 22 du secours. Ils ont sans doute une
 22 Chaloupe ; prions Dieu qu'il les dis-
 22 pose à nous y donner place, il tient en
 22 ses mains les cœurs de tous les Hom-
 22 mes il attendrira pour nous ceux
 22 de ces Sauvages, il excitera leur
 22 compassion en notre faveur, & no-
 22 tre confiance en ses bontés joint au
 22 sacrifice que nous lui ferons de nos
 „ pei-

„ peines nous méritera ce que nous
 „ lui demandons.

Alors je me jettai à genoux, & ré-
 citai quelques prières qui convenoient
 à notre situation, & à nos besoins;
 tous le monde m'imita, & personne
 ne pensa plus à ses maux que pour les
 offrir à Dieu. Nous fûmes assez tran-
 quilles jusqu'au cinq de Mars; nous
 voyions avec joye approcher le mo-
 ment de notre délivrance, nous comp-
 tions y toucher, mais Dieu vouloit
 eocore nous affliger, & mettre notre
 patience à de nouvelles épreuves.

Le six Mars jour des Cendres vers
 deux heures après minuit, une grosse
 neige poussée par un vent de Nord
 très violent mit le comble à notre
 malheur; elle tomboit en si grande
 quantité, qu'elle remplit bien-tôt no-
 tre Cabane, & nous obligea de passer
 dans celle des Matelots. où elle n'en-
 troit pas moins que dans la notre,
 mais comme elle étoit plus grande,
 nous y étions plus au large; notre
 feu fut éteint, il n'y avoit pas moyen
 d'en faire, & pour nous échauffer

nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous serrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mercredi vers huit heures du matin, nous y portâmes nos couvertures, & un petit jambon crû que nous mangeâmes aussitôt que nous y fûmes entrés; nous jettâmes ensuite la neige dans un coin de la Cabane, nous étendîmes la grande couverture par terre, nous nous mîmes tous dessus, & les lambeaux des petites servirent à nous garantir de la neige, beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu, & sans boire ni manger autre chose que de la neige jusqu'au Samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Ma-

te-

D
telot
les ja
reme
reux
me f
credy
l'hon
libler
la Ca
en ju
le ten
di, je
Basile
vre,
d'heu
& ce
les p
fortie
après
I
jusqu
cessib
perd
obsta
de f
de n
& p

telots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entièrement gelées, nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon, car le froid fut si vif le Mercredi, le Jeudy & le Vendredi, que l'homme le plus dur seroit mort infailliblement s'il étoit seulement sorti de la Cabane pendant dix minutes. Vous en jugerez par ce que je vais vous dire: le tems s'étant un peu radouci le Samedi, je me déterminai à sortir; Leger, Basile, & Foucault voulurent me suivre, nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Basile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette sortie, & moururent peu de jours après.

Il ne nous fut pas possible d'aller jusqu'au Bois, la neige le rendoit inaccessible, & nous aurions risqué de nous perdre si nous avions voulu forcer cet obstacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & pensa paier de sa vie ce petit soulagement

gement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une si cruelle altération, & dévorés par une ardeur si violente, que nous nous croions à tout moment sur le point d'en être consumés.

Le Dimanche dix, Messieurs Fürst, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit assez beau, pour aller chercher un peu de bois; nous étions les seuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, & la fatigue qu'il nous fallut essuier en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres: heureusement nous tinmes bon contre l'un & l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort-claire qui nous désaltéra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir, & cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant Père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Fürst, Leger, & à moi qu'il étoit

D
toit
Cab
con
Ma
& i
en t
que
mes
re c
elle
nou
serv
bois
au c
de r
nou
fûm
por
lan
mai
Bas
que
sans
les l
& p
mo
I
ce &

uit nous
cruelle
ardeur
ions à
n être.

s Fürst,
mes du
ur aller
s étions
ais peu
s endu-
s fallut
e nous
que les
tinmes
ous ap-
du feu,
de fa-
t-claire
peu.

ons ap-
heures
de que
é mort
penfer
qu'il é-
toit

toit à propos de retourner dans notre Cabane, elle étoit plus petite & par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces & la neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigué, nous fîmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant Fils qui avoient les jambes & les mains gelées; Monsieur le Vasseur, Basile & Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se trainer sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-sept Basile perdit connoissance & mourut le dix-neuf. Fou-

Foucault qui étoit d'une constitution robuste & qui avoit de la jeunesse souffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il se donnoit pour se deffendre contre la mort nous faisoient trembler, & je n'ai guères vû de spectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions, & j'espère de la Bonté divine que mes soins n'auront pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos vivres commençoient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine; il nous restoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de lard, & le jambon qui nous restoit ne pesoit tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penser à chercher d'autres moiens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr. Fürst notre second Capitaine étoit hors d'état de sortir, chercher à Mer basse des coquillages; le tems étoit assez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin sur un Bane de sable des espèces d'Huitres dont la co-

quill-

constitu-
a jeunesse.
les mou-
se deffen-
ent trem-
spectacle
m'acquie-
ristes oc-
té, divine
é inutiles

nt à tirer à
farine; il
de Poix;
chandel-
mbon qui
plus que
penser à
e vivre;
moi, car
ine étoit
er à Mer
toit assez
de deux
noux, &
Bane de
nt la co-
quil,

quille est unie; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire provision; mais elles nous cou- toient bien cher, car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & presque gelés. Je ne me dissimulois pas le danger qu'il y a- voit à réitérer trop souvent cette sorte de pêche; j'en sentoisi les conséquences, mais que faire? il falloit vivre ou plu- tôt retarder de quelque jours le mo- ment de nôtre mort.

Nos Malades empiroient tous les jours; la Cangrène s'étoit mise dans leur jambes, & personne ne pouvoit les panser; je me chargeai de ce soin; il étoit de mon devoir de donner l'ex- emple de cette Charité qui est la baze de notre sainte Religion; je fus pour- tant combattu quelques momens en- tre le mérite de remplir mes obliga- tions, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter; Dieu me fit la grace de tiompher de ma répugnance; mon de- voir l'emporta, & quoique le tems au- quel

quel je panfois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée; jamais je ne rallentis les soins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma septième Lettre de quelle nature étoient leurs playes & vous jugerez si la répugnance que j'avois eüe d'abord à les panser étoit bien fondée, ou plutôt vous verrez si elle n'étoit pas excusable à la première reflexion. Je fus bien recompensé de mes peines; la reconnoissance de nos Malades n'est pas concevable; „ Quoi, me disoit l'un, „ vous vous exposez à la mort pour „ nous conserver à la vie; laissez-nous „ à nos douleurs; vos soins peuvent „ bien les adoucir, mais ils ne les dissiperont jamais. Retirez-vous, me disoit l'autre, & ne privez pas ceux „ qui ne doivent point mourir de la „ consolation de vous avoir avec eux; „ aidez-nous seulement à nous mettre „ en état d'aller rendre compte à Dieu „ des jours qu'il nous a laissés, & „ fuiez ensuite l'air corrompu que „ l'on respire auprès de nous.

Vous

ces
rac
toic
que
ces

tem
leur
vos
tion
troi
sur
sonn
lire.
ami

De Pa

Vous jugez bien que leurs instances furent de nouveaux liens qui m'attachèrent auprès d'eux, elles augmentoient le plaisir que l'on sent à faire ce que l'on doit, & me donnoient les forces & le courage dont j'avois besoin.

Adieu, mon Frere, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; d'ailleurs je suis bien aise de recevoir de vos nouvelles avant de finir ma Relation, & d'apprendre l'effet que mes trois dernières Lettres auront produit sur votre cœur, & sur celui des Personnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je suis toujours avec la même amitié

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 28. Mars

1742.

Vous

ma Relation ; j'espère que vous en aurez la fin, vers le dixhuit du mois de May à moins que je ne sois obligé de faire quelque voïage auparavant ; quoiqu'il en soit, vous pouvez compter que ce sera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pouvoient éviter la mort ; ils se sentoient eux mêmes ; & quoiqu'ils y parussent disposés, je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisois soir & matin la prière auprès d'eux ; ensuite je les confirmois dans la soumission qu'ils avoient à la volonté du Ciel. „ Offrez vos souffrances à Jesus-Christ, leur disois-

je, elles vous rendront dignes de recueillir le fruit du sang qu'il a versé pour le salut du Genre Humain ; cet Homme-Dieu est le parfait modèle de cette patience & de cette résignation que j'admire en vous ; votre exil est sur le point de finir, & quelles graces n'avez-vous pas à rendre au Seigneur de vous avoir fourni pour un Naufrage les plus sûrs moïens d'arriver au Port du Sa-

G

„ lut !



ES

GE

EL.

me.

E.

que vos oc-
 cules cau-
 je n'en ai
 & je vois
 pas trom-
 petrés vous
 ché que les
 enté la cu-
 vûës ; cela
 engage à me
 le reste de
 ma

98 VOYAGES & NAUFRAGE

„ lut ! Vous laissez, il est vray, des
 „ Femmes qui attendent tout de vous,
 „ mes chers Amis, vous laissez des En-
 „ fans dont l'établissement devoit être
 „ votre ouvrage, mais espérez en
 „ Dieu, c'est un bon Père, il n'ab-
 „ bandonne jamais les Siens, & soiez
 „ sûrs qu'en vous appellant à lui, il
 „ n'oubliera pas qu'il vous enleve à
 „ des Familles qui auront besoin après
 „ votre mort des soins de sa Providen-
 „ ce. Il a promis lui-même d'être le
 „ soutien de l'Orphelin & de la Veu-
 „ ve, sa parole est stable, ses promes-
 „ ses ne sont jamais sans effets, & par
 „ vos souffrances vous meritez parti-
 „ culièrement qu'il jette sur vos Fem-
 „ mes & sur vos Enfans un regard fa-
 „ vorable, & qu'il fasse pour eux
 „ beaucoup plus que vous n'auriez
 „ fait vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me ré-
 pondoient qu'en m'assurant que toute
 leur espérance étoit en Dieu, & qu'elle
 étoit si ferme qu'ils se voioient prêts
 à quitter le monde sans penser à ceux
 qu'ils

qu'ils y laissoient que pour les recom-
mender à sa divine protection.

Lorsque j'avois fini de leur parler
des choses spirituelles, je songeois à
panser leurs playes; je n'avois que de
l'urine pour les nettoier; je les cou-
vrois ensuite de quelques morceaux
de linge que je faisois sécher, & quand
il me falloit ôter ces linges, j'étois sûr
d'enlever en même tems des lambeaux
de chair qui par leur corruption ré-
pendoient un air infecté aux environs
même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne resta
plus à leurs jambes que les os; les pieds
s'en étoient détachés & leurs mains
étoient entièrement décharnées. J'é-
tois obligé de les panser à plusieurs re-
prises, l'infection qui en sortoit étoit
si grande qu'il me falloit prendre l'air
à chaque instant pour n'en n'être point
suffoqué. Ne croiez pas, mon cher
Frère, que je vous en impose, Dieu
m'est témoin que je n'ajoute rien à la
vérité, & que la chose est encore plus
horrible que je ne puis vous la dépen-
dre. Les expressions sont au - dessous

d'une situation pareille à celle où je me trouvois alors. Que de choses touchantes n'aurois - je pas à vous dire, si je voulois vous rapporter les discours de ces pauvres malheureux ! ja tachois sans cesse de les consoler par l'espérance d'une récompense éternelle, & je joignois souvent mes larmes à celles que je leur voïois répandre.

Le premier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots sauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin : Je me reposois sur un arbre que j'avois abbatu, lorsqu'il me semble entendre un coup de fusil ; comme nous avions plusieurs fois oui le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été possible de découvrir ni d'où il partoît, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers dix heures je revins à la Cabane pour prier Mr. Fûrst de venir m'aider à apporter ce que j'avois coupé de bois ; je lui contois en marchant ce que j'avois crû entendre ; & je regardois en même tems si je ne verrois pas revenir Mr. Leger. Nous avions à peine
fait

celle où je
choses tou-
ous dire, si
es discours
! ja tachoïis
l'espéran-
elle, & je
es à celles

eur Leger
où étoient
fus au Bois

Je me ré-
vois abbat-
tendre un
avons plu-
it, & qu'il
ble de dé-
ni ce que
attention.

la Cabane
nir m'aider
coupé de
tant ce que
regardois
ois pas; re-
ons à peine
fait

fait deux cens pas, que j'apperçus plu-
sieurs personnes; je courrus à leur
rencontre, & Mr. Fürst se dépêcha
d'aller apprendre cette heureuse nou-
velle à nos Malades. Lorsque je fus à
portée de distinguer les objets, je vis
un Sauvage avec une femme que Mr.
Leger nous amenoit. Je parlai à cet
homme, il me répondit, & me fit en-
suite plusieurs questions aux quelles je
satisfis comme je le devois. A la vûe
de notre Cabane il parut surpris &
touché de l'extrémité dans la quelle
nous étions réduits; il nous promit
que le lendemain il reviendrait, qu'il
iroit à la chasse, & qu'il nous appor-
teroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette
attente, & nous rendions à chaque in-
stant grace au Ciel du secours qu'il ve-
noit de nous envoyer. Le jour parut,
& sembloit nous apporter le soulage-
ment qui nous avoit-été promis la veil-
le; mais notre espérance fut trompée:
la matinée se passa, & le Sauvage ne
tint point sa parole. Quelques-uns
se flattoient qu'il pourroit venir après

midi; pour moi qui soupçonnois la cause de son retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller jusqu'à sa Cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il hésitoit dans sa réponse de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traversé. Nous partîmes, mais jugez de notre consternation; à notre arrivée nous ne trouvâmes plus ni le Sauvage ni son Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne, & par conséquent la maladie: la fuite de celui-ci partoît de cette crainte excessive qui est particulière à cette Nation, l'égalage de nos morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effraïé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir sa

D
sa p
peu
rev
don
flige
bien
est u
dre
ceux
écha
que
n'av
y au
Cab
pre
de s
tion
part
afin
notr
que
faire
per
que

is la cau-
 u'il étoit
 sa Caba-
 oi il n'é-
 ns l'avoit
 réponfe
 l'endroit
 quelle il
 es, mais
 ; à notre
 plus ni le
 voit em-
 bit retiré
 t impos-
 aufe d'un
 e de vous
 t la mort
 nséquent
 ci partoit
 i est par-
 alage de
 os Mala-
 yes avoi-
 me, que
 mauvais
 int tenir
 sa

sa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allassions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du secours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avoit pas eû un second Canot; mais il falloit prendre des mesures pour empêcher que ceux auxquels il appartenoit ne nous échappassent; Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joué, n'avertît son Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui persuadât d'aller prendre son Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette reflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous secourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus; pas une des deux occasions que nous avions eûes de nous sauver

ne nous auroit servi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un arbre de façon qu'il n'étoit pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à la détacher.

Quelques jours se passèrent dans l'attente du Sauvage auquel ce Canot appartenoit; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois Malades mourûrent.

Le sept au soir, Mr. le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voiant que le secours même du Sauvage que nous attendions leur seroit inutile, puisqu'ils étoient hors d'état de marcher, se mirent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il est possible d'imaginer; sa patience égala toujours ses douleurs; il étoit âgé de seize ans; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit son Père; sa jeunesse

ne

ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le Sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt ils se servirent de modèles l'un à l'autre; mêmes douleurs, même patience, même résignation; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort? ils me faisoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler, qu'ils en avoient à souffrir. Avec quel respect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion, & de la miséricorde du Seigneur? dans quels termes ne m'exprimoient-ils pas leur reconnaissance? c'étoit bien les deux plus belles ames, & les deux meilleurs cœurs que j'aie connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la Cangrène ne gagnât plus haut; vous jugez bien que ses

prières furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitoit, & je lui représentai que je n'avois point d'instrument propre à cette opération, & que quand même je voudrois la risquer, loin de le soulager, elle ne feroit qu'augmenter ses douleurs, sans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ses affaires, il écrivit à ses Parents de la manière du monde la plus touchante, & rendit son esprit à Dieu le treize vers le soir, âgé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, ensuite Mousquetaire, & aujourd'hui Lieutenant du Roi à *Montréal* où il jouit d'un bien considérable.

La mort de ces trois victimes de la faim & du froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainsi dire, à charge; j'avois pour eux une tendresse de père, & j'étois païé d'un parfait retour; cependant en réfléchissant que si le Sauvage étoit arrivé lorsqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laisser dans la Cabane seuls

&

refusai con-
souhaitoit,
vois point
opération,
rois la ris-
ne seroit
sans pour
lors il mit
à ses Pa-
le la plus
rit à Dieu
d'environ
& fils du
autrefois
me, en-
jourd'hui
où il jouit
mes de là
rea beau-
nous fût,
vois pour
& j'étois
endant en
étoit ar-
re, il au-
pane seuls
&

& sans secours, ou perdre l'occasion de partir, je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir épargné en appelant à lui tous nos malades une si cruelle alternative. D'ailleurs nous n'avions plus de vivres, il ne nous restoit que le petit jambon dont je vous ai parlé, nous craignons d'y toucher, & nous nous contentions de quelques coquillages que Léger & moi allions ramasser de tems en tems sur les bords de la Mer. Notre foiblesse augmentoit de jour en jour & nous avions peine à nous soutenir lorsque je pris la résolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, & de nous servir pour cet effet de leur Canot; nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres, & fimes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut possible: je sçavois parfaitement canoter, c'étoit un grand avantage pour exécuter notre dessein, & même, pour nous exposer, en cas que nous ne pussions trouver les Sauvages, à courir le risque de traverser avec le Canot; c'étoit notre dernière ref-

ressource : quand il s'agit de conserver sa vie ou s'expose volontiers à tout. Il étoit sûr que dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en passant la mer nous ne risquions pas d'avantage, & nous pouvions espérer que cette tentative nous réussiroit.

Tout fut prêt le vingt-six Avril ; nous fîmes cuire la moitié du jambon ; nous en primes d'abord le bouillon, & comptons réserver la viande pour notre route, mais sur le soir la faim nous pressa si fort, que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, & le vingt-huit nous nous vîmes sans ressource, & sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints, ensuite nous nous jettâmes à genoux, & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette prière,

„ Grand Dieu, si c'est votre vo-
 „ lonté que nous aïons le même sort
 „ que les quatorze personnes qui ont
 „ péri

conserver
à tout. Il
Isle nous
vivre; en
quions pas
ns espérer
assiroit.

le six Avril;
du jambon;
ouïllon, &
e pour no-
faim nous
es obligés

eûmes pas
z le vingt-
ressource,
er assez tôt
urir. Nous
ort en ré-
s, ensuite
, & levant
prononçai

votre vo-
même fort
es qui ont
„ péri

„ péri sous nos yeux, ne tardez point
„ à l'accomplir; ne permettez pas que
„ le desespoir nous surmonte, appelez
„ nous à vous tandis que nous sommes
„ résignés à sortir de ce monde sans re-
„ gret: Mais, Seigneur, si vous n'avez
„ pas encore résolu notre mort, en-
„ voïez nous du secours, & donnez-
„ nous la force de supporter sans mur-
„ mure les afflictions que votre justice
„ nous prépare encore, afin que nous
„ ne perdions pas en un instant le fruit
„ de la soumission que nous avons eüe
„ jusqu'à présent pour les décrets de
„ votre Providence.

Je finissois ma prière lorsque nous
entendîmes un coup de fusil au quel
nous répondîmes bien vite; nous ju-
geâmes bien que c'étoit le Sauvage au-
quel appartenoit le Canot que nous
avons; il vouloit voir si quelqu'un de
nous étoit encore en vie, & s'en étant
aperçu par notre coup de fusil, il allu-
ma du feu pour passer la nuit; il ne nous
croïoit pas en état d'aller le joindre, &
n'avoit assurément pas envie que nous
le fissions, car aussitôt qu'il nous vit,
il

il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué, & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu; il nous avoit fallu traverser une Rivière assez grosse & déglacée depuis quelques jours; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, & qui auroit été inutile si ce Sauvage n'avoit été contraint de ralentir sa marche pour que son fils âgé d'environ sept ans pût le suivre. Cette circonstance fit notre salut; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos Malades étoient morts; cette question qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécutent encore, ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation, & du risque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à sa demande, & sans autre compliment je le pressai de nous donner des vivres & pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister; nous étions deux contre un, bien armés, & encore plus

réso-

FRAGE

partie d'un
it la fuite.
bottes, nous
ous rendre à
du traverser
églaçée de
îmes les tra-
vîmes avec
ai auroit été
oit été con-
e pour que
s pût le sui-
notre salut ;
s auprès de
anda si nos
te question
e un air de
encore, ne
que le pré-
de notre si-
l y avoit de
ire. Je ne
dre d'abord
ompliment
des vivres
ner sur ses
étions deux
encore plus
résol-

DU P. CRÉSPÉL, LETT. VII. III

résolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoia qu'il avoit un Ours pres-
qu'entier, & qu'il ne refusoit pas de le
partager avec nous. Lorsque nous fû-
mes à l'endroit où il avoit caché cet
Ours, nous en mangeâmes chacun un
morceau cuit à demi, ensuite nous fîmes
prendre le reste au Sauvage & à sa fem-
me & les conduifîmes à l'endroit où
nous avions laissé Mr. Fürst. Ce pauvre
homme nous attendoit avec une impa-
tience extrême. Quand nous arrivâmes
il étoit prêt d'expirer ; vous pouvez
imaginer quelle fut sa joyë lorsque nous
lui dîmes que nous avions de vivres &
du secours ; il mangea d'abord un mor-
ceau de l'Ours, nous mîmes le pot au
feu & prîmes du bouillon pendant tou-
te la nuit que nous passâmes sans dormir
de peur que le Sauvage qui n'avoit pas
voulu coucher dans la Cabane ne dé-
campât. Lorsque le jour fut venu je
fis entendre à cet homme qu'il falloit ab-
solument qu'il nous menât à l'endroit
où étoit la Chaloupe sur laquelle il avoit
traversé ; & pour l'engager à ne pas
nous refuser ce que je lui demandois, je
lui dis que nous le traiterions fort mal,
s'il

s'il tarδοit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vite travailler à construire un traineau sur lequel il mit son Canot ; il nous fit signe à Leger & à moi de le traîner, il vouloit sans doute nous fatiguer & nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes ; je vous dirai dans ma huitième Lettre qu'elles fûrent ces précautions, & je crois qu'elle suffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, & mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

MON CHER FRÈRE

Votre très-attaché Frère

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 24. Avril

1742.

RAGE & C.
e. La crain-
e travailler à
lequel il mit
à Leger & à
t sans doute
ger par là à
il nous ven-
ons bien pu
e le Canot;
arut pas à sa
ager ce Sau-
ouvions fai-
lui des pré-
as les dupes;
ème Lettre
ions, & je
ous appren-
ge, & mon

un parfait
tionné Frère
CRESPEL,
colet.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre huitième.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

JE vous aurois envoie le mois der-
nier la fin de ma Relation, si je n'a-
vois été obligé d'aller passer quel-
ques semaines à la Campagne; je n'ai
pû pendant toute cette absence trou-
ver un seul quart d'heure que je fusse
le maître d'employer à achever de con-
tenter votre curiosité; je revins seu-
lement hier à Paderborn, j'ai fait ce
matin quelques visites; vous sçavez
H qu'il

qu'il y en a d'indispensables, & je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de sa Femme qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'enfant qu'ils avoient seroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le Canot, & que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses enfans, & qui ne l'accepte avec plaisir. Le fils de celui-ci fut pour nous un orage de la fidelité de ses Parens; nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue étoit extrême, mais l'espérance du fruit qui devoit nous en revenir nous soutenoit, & nous donnoit du courage: il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau, nous succombâmes, & le Sauvage touché de notre épuise-

, & je vous
rnée.

de sa Fem-
vant nous,
le chemin,
mes précau-
s que l'en-
rop fatigué
it le mettre
us nous fe-
urer ce sou-

ont partout
nt qui n'ait
veut faire
cepte avec
ci fut pour
de ses Pa-
plus d'une
u, ou dans
toit extrê-
uit qui de-
soutenoit,
e il ne nous
tirer tou-
ombâmes,
otre épuî-
se-

lement, prit le Canot sur ses épaules,
le porta jusqu'à la Mer, & y fit da-
bord entrer la femme & son fils: il fut
alors question de sçavoir qui de nous
embarqueroit; le Canot ne pouvoit
contenir que quatre personnes, & par
conséquent il n'y avoit qu'un de nous
trois qui pût en profiter. Je m'offris
dabord à rester, & je dis à Messieurs
Fürst & Leger de convenir ensemble
lequel des deux partiroit; chacun vou-
loit avoir la préférence sur l'autre, &
craignoit d'échapper cette occasion
d'éviter une fin malheureuse; Pendant
qu'ils disutoient, le Sauvage me fit
signe d'avancer, & après m'avoir dit
qu'il imaginoit bien la cause de l'espè-
ce de dispute qui s'étoit levée entre
mes deux Camarades, il me déclara
qu'il ne vouloit recevoir que moi dans
son Canot, & sans me donner le tems
de répondre il m'y entraîna avec lui,
& gagna le Large.

Mrs. Fürst & Leger se crurent a-
lors perdus; leurs cris exprimoient leur
desespoir: je n'y pus résister, & je
priaï le Sauvage de rapprocher terre,

afin que je pûsse dire un mot de consolation à mes Camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'aussitôt que je serois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoissoient incapable de me rendre parjure, le assurances que je leur donnai les consolèrent, & ils nous virent reprendre le Large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre; le Sauvage prit son Canot sur ses épaules, le porta près du Bois & le mit sur la neige: comme j'étois fatigué d'avoir été si long-tems à genoux dans le Canot, je me reposai sur une pierre au bord de la Mer, ensuite croiant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fusil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs. Fürst & Léger la peine de les porter, & je montai sur des
bor-

ot de conso-
 Lorsque je
 être enten-
 eux en leur
 Sauvage, je
 a Mer, &
 e qu'aussitôt
 Cabane des
 d'eux avec
 soient inca-
 re, le assu-
 les consolé-
 eprendre le
 âmes à terre;
 sur ses épau-
 & le mit sur
 gué d'avoir
 dans le Ca-
 e pierre au
 croissant que
 pour cou-
 s mon fusil,
 s morceaux
 arqués pour
 éger la pei-
 ntai sur des
 bor-

bordages de glaces qui avoient pour le moins six pieds de hauteur; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage & sa femme avoient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les Habitans du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige; le Mari tenoit son fils sur ses épaules, & tous les deux courroient de toute leur force; les cris que je pouffai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les bordages, & avec ma viande & mon fusil je suivis leur piste assez de tems.

En montant sur les glaces je m'étois fait à la jambe droite une playe très considérable qui se renouvelloit dans ma course toutes les fois que j'enfonçois dans la neige, c'est à dire à chaque instant; je ne pouvois plus respirer, & je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine & de me reposer sur le bout de mon fusil; j'étois dans cet postûre lorsque j'entendis la voix de Mr. Leger; cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême; je lui dis ce qui s'étoit passé,

& lui de son côté m'apprit que Mr. Fürst accablé de fatigue n'avoit pû le suivre, & qu'il étoit resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occasion j'aurois volé à son secours, mais il étoit de la dernière importance de joindre notre fuiard; Mr. Léger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus long-tems de marcher sur ses traces.

Dans l'instant nous courrûmes vers l'endroit où je sçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit basse & bordée de sable, nous fûmes arrêtés quelque tems; nous ne laissâmes pourtant pas de continuer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piste du Sauvage qui avoit quitté ses raquettes, ne croiant pas sans doute que j'eusse pû le suivre jusques-là. Cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin jusqu'à sa Cabane; nous redoublâmes de vitesse, & lorsque nous fûmes auprès du Bois nous entendî-

mes

t que Mr.
 avoit pû le
 étendu sur
 s'z éloigné
 vions alors.
 on j'aurois
 étoit de la
 ndre notre
 omme moi
 arder plus
 ses traces.
 rûmes vers
 s'étoit en-
 uité la nei-
 la Mer qui
 e, nous fû-
 ; nous ne
 continüer
 quart d'heu-
 âmes la pi-
 uité s'es ra-
 doute que
 là. Cette
 re qu'il n'y
 pane; nous
 orsque nous
 s entendî-
 mes

mes un coup de fusil; nous ne jugeâ-
 mes pas à propos d'y répondre, de
 peur que si celui qui l'avoit tiré étoit
 le Sauvage que nous poursuivions, il
 ne remît ses raquettes pour fuir avec
 une nouvelles vitesse dès qu'il nous
 sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher
 & peu de tems après le premier coup
 de fusil, nous en entendîmes un second;
 celui-ci nous fit soupçonner que le Sau-
 vage avoit envie d'allumer du feu dans
 cet endroit, & de s'y reposer avec sa
 femme & son fils, mais qu'il vouloit
 auparavant s'assurer que personne n'é-
 toit à sa suite. Cette conjecture étoit
 fautive comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup,
 nous en entendîmes un troisième dont
 nous vîmes l'amorce; point de répon-
 se de notre part: nous avançâmes en
 silence. Sur notre chemin nous trou-
 vâmes une Chaloupe à la quelle on
 avoit travaillé la veille, & vingt pas
 plus loin nous vîmes une grande Ca-
 bane. Nous y entrâmes avec l'air qui
 convenoit à notre situation; le ton de

suppliant étoit le seul qui nous allât, nous le primes d'abord, mais l'Ancien qui parloit françois ne voulut jamais permettre que nous le continuassions;

„ Tous les hommes ne sont-ils pas
 „ égaux, nous dit-il, du moins ne
 „ doivent-ils pas l'être? Votre mal-
 „ heur est un titre qui vous rend re-
 „ spectables, & je regarde comme une
 „ faveur du Ciel de m'avoir fourni,
 „ en vous conduisant ici une occasion
 „ de faire du bien à des gens que l'in-
 „ fortune persecute encore. J'exige
 „ seulement de vous, que vous m'ap-
 „ preniez ce qui vous est arrivé de-
 „ puis que vous avez été jettés sur cet-
 „ te Isle; je serai bien aise de m'atten-
 „ drir avec vous sur vous peines pas-
 „ sées : ma sensibilité fera pour vous
 „ une consolation de plus. „

En même tems il ordonna que l'on fit cuire notre viande avec des poix & qu'on n'épargnât rien pour nous prouver que l'humanité est aussi bien une vertu des Sauvages Américains que des Peuples les plus civilisés. Lorsque cet Ancien eût donné ses ordres,

il

ous allât,
 s l'Ancien
 lut jamais
 nuassions;
 nt-ils pas
 moins ne
 otre mal-
 s rend re-
 omme une
 ir fourni,
 e occasion
 s que l'in-
 . J'exige
 vous m'ap-
 arrivé de-
 tés sur cet-
 e m'atten-
 eines pas-
 pour vous
 a que l'on
 des poix
 pour nous
 aussi bien
 Américains
 ifes. Lors-
 es ordres,
 il

il nous pria de satisfaire sa curiosité; je rachai de n'oublier aucune des circonstances que vous sçavez avoir accompagné notre malheur, & après avoir fini mon récit, je priai ce Vieillard de de me dire pourquoi, les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune, avoient refusé de nous secourir.

„ Les Sauvages, me dit-il, trem-
 „ bient au seul nom de maladie; & tous
 „ mes raisonnemens n'ont encore pû
 „ dissiper cette terreur dont ceux que
 „ vous voiez dans cette Cabane sont
 „ remplis. Ce n'est pas qu'ils soient
 „ insensibles aux maux de leurs Frè-
 „ res; ils voudroient pouvoir les sou-
 „ lager, mais la crainte de respirer un
 „ air corrompu s'oppose aux mouve-
 „ mens de leur cœur naturellement
 „ porté à la compassion. Ils craignent
 „ la mort, non pas comme le commun
 „ des hommes, mais à un tel point
 „ que pour l'éviter, je ne sçai s'ils ne
 „ se rendroient pas coupables des plus
 „ grands crimes. Voilà, dit-il en me
 „ montrant un Sauvage qui étoit der-

„ rière les autres , celui qui vous a
 „ manqué de parole , il vint ici vers le
 „ commencement du mois , & nous
 „ conta la triste situation où il avoit
 „ vû des François qu'il croioit morts
 „ alors , & auxquels il auroit volon-
 „ tiers donné du secours si la corrup-
 „ tion n'avoit pas été parmi eux. Voi-
 „ là l'autre , continua l'Ancien en me
 „ montrant celui après lequel j'avois
 „ courru ; il en est arrivé ici une heu-
 „ re avant vous , pour nous avertir
 „ qu'il y avoit encore trois François
 „ vivans , qu'ils n'étoient plus dans le
 „ voisinage de leurs Morts , qu'ils se
 „ portoient bien , & qu'il croioit
 „ qu'on pouvoit les secourir sans
 „ craindre qu'ils apportassent avec
 „ eux le mauvais air ; nous avons de-
 „ libéré un instant ; ensuite nous avons
 „ envoyé un Sauvage vers l'endroit où
 „ vous étiez pour vous indiquer par
 „ trois coups de fusil le lieu de notre
 „ demeure. Au reste vos Malades
 „ nous ont seuls empêchés de vous
 „ aller secourir , & peut-être y se-
 „ rions-nous allés , si l'on ne nous avoit
 „ assu-

qui vous a
 ici vers le
 & nous
 où il avoit
 étoit morts
 oit volon-
 la corrup-
 eux. Voi-
 rien en me
 quel j'avois
 i une heu-
 us avertir
 s François
 lus dans le
 s, qu'ils se
 il croioit
 ourir sans
 ssent avec
 avons de-
 nous avons
 endroit où
 diquer par
 u de notre
 s Malades
 s de vous
 être y se-
 nous avoit
 „ assu-

„ assuré que le secours que nous pour-
 „ rions vous envoyer ne vous servi-
 „ roit de rien, & pourroit nous ap-
 „ porter un grand dommage, puis-
 „ que votre Cabane étoit environnée
 „ & remplie d'un air infecté qu'il se-
 „ roit très dangereux de respirer.

Un pareil discours dans la bouche
 d'un homme qui faisoit partie d'une
 Nation qu'un faux préjugé nous fait
 croire incapable de penser & de raison-
 ner, & à la quelle nous ôtons injuste-
 ment le sentiment & l'expression, me
 surprit beaucoup. Je vous avouë mê-
 me que pour avoir des Sauvages l'idée
 que je vous en donne, il ne m'a pas
 fallu moins que les entendre.

Lorsque ce Vieillard eut fini, je tâ-
 chai de lui exprimer toute la recon-
 noissance dont nous étions pénétrés;
 je le priai d'accepter mon fusil que sa
 bonté & les ornemens dont il étoit
 couvert rendoit préférable à tous ceux
 qui étoient dans la Cabane : je lui dis
 ensuite que la fatigue avoit empêché
 un de nos Camarades de nous suivre,
 & que ce seroit mettre la comble à ses
 bien-

bienfaits s'il vouloit envoier audevant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles ; les Sauvages craignent de sortir la nuit , & personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Monsieur Fürst. On me promit pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine ; l'Ancien s'en apperçut , & me dit pour me consoler , qu'il seroit assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité ; qu'il n'avoit point de fusil pour faire entendre où il étoit , & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monsieur Fürst passa dont la nuit sur la neige où Dieu seul put le garantir de la mort , car dans la Cabane même nous enduremes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils se couchent ; ils n'ont pas même de couvertures , & par conséquent nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le lendemain , comme nous nous disposions à aller au devant de Monsieur Fürst , nous le vîmes arriver ; nos tra-

ces

er audevant
 l'aider à se
 les instances
 es craignent
 ne ne vou-
 ourir Mon-
 ût pourtant
 e grand ma-
 le ia peine;
 me dit pour
 assez inutile
 ni dans l'ob-
 e fusil pour
 & qu'il val-
 our fût ve-
 sa dont la
 seul put le
 dans la Ca-
 es un froid
 Sauvages ne
 uchent; ils
 rtures, &
 nes une très

 nous nous
 e Monsieur
 er; nostra-
 ces

ces l'avoient guidé, & pour nous join-
 dre il avoit profité du tems auquel la
 neige durcie par le froid de la nuit,
 ne cède pas au poids de ceux qui mar-
 chent dessus; notre premier soint fut
 de le réchauffer, nous lui donnâmes
 ensuite quelque nourriture, & nous
 nous témoignâmes réciproquement le
 plaisir que nous avions de nous voir
 réunis.

Nous passâmes avec les Sauvages
 le vingt-neuf & le trente Avril; ils
 sembloient être jaloux de ceux qui
 nous marquoient le plus d'attention,
 & ils tâchoient de se surpasser les uns
 les autres à cet égard. La viande
 d'Ours & de Caribouc ne nous man-
 qua point pendant ces deux jours, &
 l'on avoit soin de nous donner les en-
 droits les plus délicats; je ne sçai si les
 devoirs de l'hospitalité sont mieux rem-
 plis par les Européens que par ces
 Sauvages, du moins suis-je tenté de
 croire que ceux-ci les remplissent de
 beaucoup meilleure grace.

Le premier de May, ils mîrent la
 Chaloupe à l'eau, nous embarquâmes
 tous,

tous, & mêmes à la voile. Le vent nous manqua vers midi, environ à six lieuës de la grande terre ; ce contre-tems m'affligeoit ; je craignois de ne pouvoir secourir assez tôt ceux de nos Camerades qui étoient restés dans le lieu de notre naufrage ; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'essâiai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoier du tabac & de l'eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe aussitôt que je serois arrivé chez les François ; quelqu'envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de me rien promettre ; & ce ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignoit qu'un trajet de six lieuës ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du soir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des François ; le premier que j'y apparçus fut Monsieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye* ;

mon

Le vent
viron à six
e contre-
ois de ne
eux de nos
és dans le
rainte me
ner deux
orce pour
l'engager
en lui pro-
ac & de
qui étoient
e je serois
quelqu'en-
l tint con-
tre; & ce
eut égard
u'un trajet
g pour un
s nous ex-
mes donc,
mi du soir
ntrai dans
e premier
ur Volant
en Laye,
mon

mon Ami, & Maître de ce Poste; je ne pouvois tomber en de meilleures mains: je trouvois dans un seul homme le desir sincère & le pouvoir réel de me rendre service. Il me ne reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dit d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos libérateurs eut de l'eau-de-vie & du tabac. Ils n'arrivèrent là que sur les dix heures du matin; jusqu'à ce tems je fis à Monsieur Volant le récit de tout ce qui m'étoient arrivé, & j'insistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui étoient au naufrage: mon Ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans la peine. Aussitôt il arma une Chaloupe pour aller les secourir, & pour tacher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux envi-
rons

rons du lieu de notre Naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés; en même tems il vit quatre hommes qui se jettèrent à genoux, & qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient sur le bord du tombeau, & leurs plaintes percèrent le cœur de Monsieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie.

Mon Ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison: il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé; l'un d'eux nommé Tourillet con-

tre-

D
tre-
avoit
autr
gina
par
donn
les r
moir
part
I
cut
roiss
débr
sûre
quel
s'il y
per
poin
re,
not
puis
stan
nag
cenc
auc
mis

tre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de *l'Isle de Ré* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les soins qu'on prit d'eux les rétablirent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apperçut vers la côte deux hommes qui paroissoient avoir été noyés, & quelques débris d'un Canot: il avança pour s'assurer de ce qu'il appercevoit; & par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit; personne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du Canot sont morts de faim & de froid, puisque mon Ami vit à quelque distance de la Mer une espèce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient descendus à terre, & que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étoient morts misérablement.

Je crois qu'il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorsque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage ; vous devez bien penser que cette entrevüe fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embrassés, je leur demandai comment ils avoient pû vivre jusqu'à lors, & de quelle façon les autres étoient morts ; ils me dirent, que le froid & la faim avoient fait perir une partie de leurs camarades, & que l'autre avoit été peu à peu emportée par les ulcères, dont le seul spectacle de n'avoir aucun vivres, les avoit tellement effrayé, qu'ils avoient mangé les fouliers des morts, après les avoir fait boullir dans de la neige fondue, & ensuite fait griller sur la braïse, & que lors que cette ressource leur eut manquée, ils eurent recours aux culotes de peau des morts, & qu'ils n'en avoient plus qu'une, ou deux paires de reste, lorsque Monsieur Volant les vint secourir.

Vous

Vous voyez que la situation de ces pauvres gens, n'étoit pas moins déplorable que la nôtre, & qu'ils ont peut être plus souffert que nous; principalement, lorsqu'ils se virent réduit à la nécessité de manger les habits des camarades qu'ils avoient perdus.

Nous demeurames près de 6. semaines à Mingan, que nous n'employames qu'à rendre grace à Dieu, de nous avoir conservé au milieu d'un si grand danger, nous ne passames pas un jour sans implorer sa miséricorde, pour les ames des 48. hommes, qui avoient péri depuis nôtre Naufrage.

Monsieur Leger nous quitta, & alla à Laborador à dessein de monter un vaisseau de St. Malo, pour passer en France; mais nous profitames le 8. Juin d'un petit vaisseau pour retourner à *Québec*.

Le vent nous fut si favorable, que nous débarquames le 13. au soir. Tous ceux qui nous virent, s'étonnoient de nous revoir, par ce qu'on nous croyoit en France; chacun voulut savoir

FRAGE

inutile de
dont nous
îmes arri-
és au Nau-
enser que
ouchantes,
int éparg-

ndrement
comment

lors, &
ent morts;

& la faim
e de leurs

avoit été
s ulcères,

oir aucun
effrayé,

uliers des
ullir dans

suite fait
lors que

quée, ils
peau des

ent plus
ste, lors-

secourir.
Vous

la cause de nôtre retour, & ce qu'il nous étoit arrivé depuis nôtre départ.

Nous satisfimes là dessus tous ceux, que nous savions être obligés de prendre part à ce qui nous regardoit.

Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monsieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage; Monsieur Fürst & moi fimes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux on me donna la petite Cure de *Soulange* que je desservis pendant un an; alors je reçus une seconde Obédience pour repasser en France; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier sur le Vaisseau de Roi le *Rubis* commandé par Monsieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Louis* en Bretagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer; nous y restâmes environ vingt jours, & nous en sortîmes le vingt deux du mois
avec

avec le Vaisseau *le Jason* commandé par Monsieur le Marquis de Chavagnac qui venoit de l'*Isle Roiale*.

Vers minuit, nous mouillâmes pendant près de deux heures sous *Belle-Isle* pour attendre le vent, nous fîmes ensuite voile pour *Rochefort*, & nous arrivâmes le lendemain dans cette ville où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour *Paris*, d'où l'on m'envoia à *Doisy* en Flandres; j'y demeurai jusqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Avesnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit seize ans; mes Supérieurs en m'envoiant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon Pays natal, achèveroit de me rétablir des fatigues que j'avois essuïées dans mes Voïages; j'avois conçu la même espérance, mais il en arriva tout autrement; mon estomac ne pouvoit

plus supporter la nourriture de ce Pays, j'avois pour-ainsi-dire contracté un nouveau tempérament, le repos m'étoit nuisible, & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une Obéissance pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorsque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois.

Voilà, mon cher Frère, la Relation de mes Voïages, & de mon Naufrage; j'espère que vous en serez plus content que de celle que je vous avois envoïée d'abord. Au reste vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir eussent quelque fondement; j'aurois dans peu le
le

FRAGE

re de ce
contracté
le repos
ait m'y ac-

rès de mes
pour re-
ne conve-
elui de ma
té d'avoir
lorsque je
me nom-
e de Fran-
r le Maré-

, la Rela-
mon Nau-
ferez plus
vous avois
e vous de-
en avancé
plus exacte

les bruits
ffent quel-
ans peu le
le

DUP. CRESPEL, LETT. VIII, 135

le plaisir de vous embrasser à Franc-
fort, & de vous prouver que je suis
& serai toute ma vie avec l'amitié la
plus sincère.

MON TRES CHER FRERE

Votre très affectueux Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 18. Juin
1742.



